

ÉRASME, TAUPE DE LA RÉVOLUTION

Extrait de *Didasco*, nn. 30 & 31, mars-juin 1982

Introduction : *Les enfants d'Érasme*, par Pierre-Michel Bourguignon

Érasme, taupe de la Révolution, par Jacques Tescelin : *sa vie, son caractère, sa religion, son influence*

LES ENFANTS D'ÉRASME

Deux choses frappent, à faire la connaissance d'Érasme : d'abord la petitesse, la médiocrité du personnage, et ensuite combien cette petitesse, cette médiocrité nous est devenue familière. On se serait bien passé, pour reconnaître, saluer et révéler la grandeur et l'infinie majesté de l'Église, d'avoir à lui opposer un nabot, mais quand vint, pour notre châtement, le temps des orgueilleux, au plus profond de la décadence, enfin parut Érasme. Le malheureux souhaitait la gloire, et le monde lui a donné la sienne, parce qu'il était du monde. Et depuis, on mesure mieux encore le tranquille triomphe de l'Église. Érasme s'est acheté la renommée, tant par la flagornerie aux pieds des grands, que par la boue de la dérision et du mépris dont il n'a cessé d'éclabousser les vertus et la sainteté pratiquées. L'Église, imperturbablement fidèle à sa mission divine, l'Église seule, a déposé les puissants de leurs trônes et elle a élevé les humbles à l'honneur de ses autels.

Mais le chemin de l'Église et la route du monde divergent toujours, aujourd'hui autant, sinon plus que jamais. D'où vient que la néo-chrétienté, traversée par la voie large, est peuplée des sous-produits de l'humanisme. Nous rencontrons Érasme tous les jours. Il se multiplie dans ses disciples et ses admirateurs, aussi plats, aussi pleutres que le maître. Ce sont des petits vieux, vieux et petits, tassés dans l'immoralité. Pour donner le change, ils se poussent à l'avant-garde, mais leurs idées originales aux yeux des sots sentent leur origine et le renfermé.

L'actualité d'Érasme, la voilà. L'abonné, ouvrant le journal *Le Monde*, en cet an de disgrâce, lit du Fesquet, lointain rejeton. Il lirait Érasme soi-même qu'il n'en serait aucunement dépaycé. Seulement les erreurs d'alors, qui sont celles d'aujourd'hui, sortaient prudemment des tanières où les avaient maintenues la vigilance de l'Église et l'intelligente sévérité des princes. Elles se risquaient au dehors déguisées de vaine érudition et de fausse science. Tandis qu'à présent, les chroniqueurs reprennent sans vergogne les mêmes fables qui les ont nourris, et ils n'ont nulle peine à les fondre dans le débraillé du paysage. La langue diffère donc, mais non la cuistrerie, mais non le pédantisme, mais non le mauvais goût.

Quand vous connaîtrez davantage Érasme, en lisant ci-après l'étude de Jacques Tescelin, vous vous garderez mieux de son œuvre pestilentielle, à laquelle près d'un demi-millénaire n'est venu ajouter que l'omniprésence. Vous verrez le héraut de la pensée moderne réduit à ses vraies dimensions, et vous serez stupéfait de vous trouver face à face avec le pygmée dont nous vous parlions en commençant. Par là vous vous convaincrez qu'il ne peut exister aucune commune mesure entre les forces propres de ce piètre baladin des lettres et le bouleversement gigantesque qui a marqué son sillage en ce monde.

À cette *Révolution* – car c'est bien d'elle qu'il retourne – il fallait une autre cause agissante et, pour nous, il faut une autre explication qui en rende compte. Érasme, par sa platitude même, désigne le Prince de ce monde. Nous voudrions illustrer ce fait, tel qu'il ressort à l'évidence de la fresque très complète brossée par Jacques Tescelin, en prenant sous la loupe l'un des points d'arrêt du vagabondage érasmien : l'Angleterre, et, en Angleterre, le séjour à Cambridge.

«... car il n'est point exagéré d'affirmer, écrit Mullinger, qu'on doit trouver l'origine de la Réforme en Angleterre dans les travaux de Lady Margaret, professeur de théologie à Cambridge dans les années 1511 à 1514, tandis que la première diffusion de cette Réforme est à rechercher dans l'activité de cette petite troupe d'étudiants de Cambridge que ces travaux incitèrent à l'étude, à la recherche et à la réflexion» (CAMBEARL¹ 555).

Or, curieusement, Mullinger ajoute à cet endroit une note où, citant Stillington, il détrône fort peu galamment Lady Margaret qu'il venait de créditer à l'instant du mérite (d'ailleurs époustouflant) d'avoir lancé la Réforme en trois courtes années d'enseignement. Ainsi passe la gloire du monde...

«Ce ne furent point Luther ni Zwingli qui tellement contribuèrent à la Réforme, mais bien Érasme, particulièrement chez nous en Angleterre. Car Érasme fut celui qui éveilla l'intelligence des hommes et les conduisit, depuis une théologie de bigots jusqu'à l'enchantement de la culture générale. Par son esprit, il tourna en ridicule la souveraine ignorance des moines et en fit la risée de la chrétienté: tandis que par sa science il révéla la plupart des Pères latins et les publia en d'excellentes éditions utilement annotées. Par là, en tous pays, des hommes en vinrent à considérer l'Église d'après les écrits des Pères eux-mêmes, et non plus d'après les canonistes et les scolastiques» (CAMBEARL 555 n. 1)

Ni Luther ni Zwingli donc, mais l'insignifiant Érasme apportait le chambard? Oui, mais comme porteur de germes semi-conscient. Stratège calculateur et glacé de ses minuscules intérêts il éteignit méchamment la foi, l'espérance et la charité, d'abord aux cœurs de quelques jeunes étourdis. Mais soutenu, mais manipulé plutôt, par quelle mystérieuse puissance?

«Le Nouveau Testament d'Érasme acheté, étudié, ouvertement discuté par d'innombrables étudiants, à une époque où la Bible de Wyclif en coûtait dix fois autant et rendait le lecteur trouvé en sa possession passible de mort – voilà qui ranima la flamme éteinte; et la simple confession de Bilney nous renseigne sur le vrai lien de la continuité: "mais à la longue, dit-il, j'ouis parler de Jésus, lors même que le Nouveau Testament fut publié par Érasme. Lequel j'achetai dès que je l'entendis être si élégamment composé par lui, étant, quant à moi, plutôt attiré par le latin que par la parole de Dieu..."» (CAMBEARL 555-556)

Ainsi font les maîtres d'erreur, et la leçon, pour les révolutionnaires, ne se perdit pas: d'innombrables livres lancés à vil prix à d'innombrables têtes folles – comme plus tard en France l'Encyclopédie et les pamphlets des philosophes – soufflèrent aux quatre coins de l'Angleterre et du monde chrétien le vent torride de la liberté de conscience. Et le climat en fut bouleversé. Le cœur desséché, les hommes quittèrent un à un, puis en foule, la cité régie dans l'ordre par la religion, seule vraie, seule catholique. À l'appel des fifres enchanteurs, ils suivirent les voies de la «culture générale» et roulèrent bientôt dans le maquis des opinions sous le règne de l'empoigne.

C'était avant la furie luthérienne, remarquez. Érasme ne fut donc pas, comme on affecte trop souvent de le croire, un suiveur, mais un précurseur. Seulement, d'où tenait-il donc sa prescience, ce fesse-mathieu plus préoccupé de compter ses liards que de lever le regard et de le porter en avant? Il n'était pas le savant épris de solitude, mais le perpétuel et infatigable agité; non la victime aspirée par la tourmente subite et malencontreuse du siècle, mais l'agent subversif d'une tyrannie perspicace et occulte; mais finalement, surtout, l'agent actif de cette tourmente. Peut-être n'est-il qu'une chose, dont il eut comme une prémonition animale, c'est la vengeance qui se préparait contre l'Église détestée à raison de sa mesure et de son autorité.

¹ James Bass Mullinger, *The University of Cambridge from the earliest times to the royal injunctions of 1535*, Cambridge University Press, Cambridge, 1873.

En tout cas, lorsque l'hérésie protestante déferla pour de bon, le terrain avait été miné, et Érasme sut reconnaître son heure :

« Écrivant quelques mois plus tard, Érasme prend acte, sur le mode triomphal, du progrès des humanistes dans tous les pays de chrétienté. Plus d'un signe relevé en 1516 avait indiqué que l'intelligence de la classe polie prenait corps de plus en plus en opposition, non seulement aux doctrines spécifiques de la théologie médiévale, mais à tout son esprit » (CAMBEARL 558).

Sur le mode triomphal, en effet :

« Nunc nulla est natio sub Christiana ditione in qua non omne disciplinarum genus (musis bene fortunantibus) eloquentiæ majestatem eruditionis utilitati adjungit. » (*Erasmii Opera* cité par CAMBEARL 558 n. 1).

« Il n'est plus à présent de nation, sous obédience chrétienne, chez qui, en toute espèce de discipline (au plus grand bonheur des muses), la majesté du savoir ne s'ajoute à l'utilité du bien dire. »

Érasme, on le voit, sied à merveille comme ancêtre à nos progressistes. Son enflure pré-ousienne habillerait tout aussi bien, comme sur mesure, les lieux communs d'un Suenens ou d'un Wojtyła. Mais ensuite, quel vide dans les esprits.

Aussi, quels ravages dans les âmes ! Témoin ce Thomas Bilney déjà cité qui commença à lire le *Novum Testamentum* d'Érasme :

« Ce fut le moment critique de sa vie spirituelle. Il devint l'adversaire acharné des superstitions qu'il avait avant cela si assidûment pratiquées ; et, bien qu'il conservât jusqu'à la fin sa croyance dans le purgatoire et en la transsubstantiation, on sut bientôt qu'il étudiait et admirait les premiers écrits de Luther » (CAMBEARL 562).

Jacques Tescelin rappelle la réaction opposée d'un saint devant la prose distinguée de l'humaniste : au vu de quelques passages d'un seul ouvrage, saint Ignace jugea l'œuvre entière et son auteur avec. Pas la moindre concession et, par là, le fidèle triompha du sceptique.

La répulsion du saint, aussi bien que l'inclination de l'hérétique n'étaient pas nées de rien, l'étude de Jacques Tescelin nous en a convaincus, mais, s'il en était besoin, on en trouverait la confirmation chez Lucien Febvre, admirateur convaincu de l'humanisme et d'Érasme. Cet auteur s'est donné la peine de dégager en quelques lignes ce qu'il nomme « le catéchisme érasmien de l'*Enchiridion*, de l'*Éloge*, des *Adages* » :

« Peu d'articles, ici et là. Aucune subtilité théologique. Le Christ au centre de la vie religieuse le Christ et l'Évangile interprété en bonne foi. Entre ce Dieu et l'homme, point d'inutiles médiations : la Vierge, les Saints replacés à leur rang, ne jouent plus qu'un rôle secondaire et lointain. De pessimisme, point ; la macule du péché originel est savamment atténuée ; la confiance proclamée dans la vertu propre, dans l'honnêteté foncière de la nature humaine ; le devoir moral enfin mis au premier plan. Des sacrements réduits en nombre, en dignité et en valeur ; des cérémonies et des pratiques jugées inefficaces par elles-mêmes et subordonnées à la droiture de la conscience ; la vie monastique enfin jugée sans indulgence dans son principe et dans ses effets ; voilà le fond de la religion érasmiennne, telle que la décrivaient l'*Enchiridion*, l'*Éloge*, les *Adages*, les *Colloques*. »

Voilà le fond de la religion de vaticandoux et voilà pourquoi elle trouve en lui son prophète naturel. La sève purulente qui circule dans les écrits des théologiens casseurs et précurseurs, dans les interventions sournoises des compères conciliaires ou sous la pompe humanitaire du Polono-romain, n'a pas d'autre source lointaine que l'abcès de type érasmien.

Retournons à «la petite troupe d'étudiants de Cambridge». Elle se laissa imprudemment imbiber de la liqueur empoisonnée et les conséquences de cette séduction demeurent incalculables. Car il est sinistrement vérifié et confirmé que depuis cet infime foyer l'incendie s'est propagé à toute l'île, qui bascula et entraîna avec elle près de la moitié du vieux continent.

«Dans les dix années qui suivirent le départ d'Érasme, l'université de Cambridge attira l'attention de toute l'Angleterre en tant que centre d'une nouvelle et formidable révolte contre la tradition des écoles de théologie» (CAMBEARL 559).

L'habileté d'Érasme à se défilier devant les désastres qu'il appelle est sans doute l'un des traits qui le rendent le plus odieux. Reconnaissons à ce démarcheur en idées nouvelles l'instinct du rat, mais nous lui concéderions trop en lui attribuant le calibre intellectuel ou la trempe de caractère ou le don d'organisation du meneur d'hommes. Son cas s'apparente, dans la bizarrerie, à cette poignée de talents inutiles aux mains desquels le vrai chef du parti ennemi confie de temps à autre ses enseignes, comme pour tromper le regard et l'empêcher de se fixer dans la bonne perspective où il le rencontrerait lui, qui commande vraiment. On pense à un Jean-Jacques Rousseau, à un Teilhard de Chardin, à d'autres encore, dont les noms, comme celui d'Érasme captent les yeux et les détournent vers la principauté des nuées. Cependant, il faut en rester certain, ils ne furent jamais que des instruments, somme toute sans grande consistance, mais tombés et restés pris en de puissantes mains. Simples instruments, mais combien utiles. À tel point que Lénine, qui se connaissait en efficacité, en formules et en cynisme, leur fit une place en ses catégories. Il les appela de «profitables idiots».

ÉRASME TAUPE DE LA RÉVOLUTION

En notre siècle qui brasse et nivelle les doctrines, Érasme est revendiqué autant par la prétendue libre-pensée que par la chrétienté de tolérance : l'une et l'autre ont leurs panégyristes d'Érasme, leurs cercles *Érasme*, leurs maisons *Érasme*. À la fin du siècle dernier et au commencement du nôtre, quand il y avait encore des âmes d'abord catholiques, on trouvait des historiens et des théologiens célèbres qui n'hésitaient pas à loger le «Prince des humanistes» parmi les démolisseurs. Maintenant que triomphent libéraux et modernistes, passe pour anormal tout qui ne voit pas en cet homme célèbre un *pionnier de notre monde*, un précurseur de génie qui, eût-il été suivi au XVI^e siècle, aurait aiguillé sur la voie de la vie et du progrès de l'Église, la religion, l'humanité.

Comment ce «Protée aux cent visages»² peut-il être un précurseur? Quelle unité se cache, dans sa vie, derrière ses variations innombrables? Rechercher cette unité est peine perdue s'il ne fut vraiment que la girouette qui tourne sans raison. Et l'infinie variété des jugements portés sur lui pendant quatre siècles devrait dissuader de cette recherche. Mais, aujourd'hui, au-dessus de la diversité des appréciations, contre la versatilité d'Érasme, contre son incohérence dans l'ambiguïté habituelle, une quasi-unanimité voit une volonté tenace; elle voit, précisément dans l'instabilité apparente, la conséquence d'un idéal constant qu'il plaçait plus haut que les dogmes et que les religions qui se heurtaient en son temps, idéal pour lequel il acceptait sans remords de passer de la défense d'une doctrine à celle de la doctrine opposée et qui est celui de la progressive apostasie des temps modernes. Ainsi ont conclu des auteurs de tendances diverses. Ce qui ferait l'unité d'Érasme, ce serait une conception nouvelle de la religion chrétienne, d'une religion où l'unité des adhérents prend le pas sur la vérité de la doctrine, où la conciliation importe et non la fidélité, où la paix visible a plus de prix que les désaccords portant sur le but de la vie, où la *charité* limitée à la

² Fèvre L., préface à *Érasme* de Huizinga J., 4^e édition, 1955, page 7.

vie présente compte avant la charité axée sur les biens éternels. Érasme aurait donc été le premier héraut, non dans le temps, mais dans la classe des hommes illustres, qui annonçât l'embrassade des religions ou la religion de la tolérance ou l'église respectant tous les cultes. Tel est le sens de la phrase qui clôt l'ouvrage de L. Gautier-Vignal :

« À travers quatre siècles, Érasme nous adresse un message de libéralisme, de fraternité humaine et de paix. »³

Nous n'en disconvierons pas. Reste à savoir si ce message est chrétien. C'est l'avis de Jacques Chevalier, d'Imbart de la Tour, de Renaudet, de A. Roersh et d'autres libéraux, catholiques ou non. En revanche, des théologiens ou historiens tels que Léonce de Grandmaison, Dom Poulet, Hergenroether, J. Janssen et même Cayré, sont de l'avis contraire. Des saints du siècle d'Érasme, deux au moins déconseillaient la fréquentation de ses œuvres. Saint Ignace, nous le verrons, mettait en garde contre ses écrits les moins suspects. Dans son introduction aux *Lettres de saint Jérôme*, saint Pierre Canisius nous dit :

« (Érasme) aurait dû la (la théologie) laisser de côté, ou la traiter avec plus de réserve et de loyauté. Dans ses écrits, il se montre plus préoccupé du mot que de la chose. »

Mentionnons aussi, en plus des mesures édictées contre lui par des supérieurs d'ordres en Espagne et en France⁴, la note qui devait, sur ordre de l'Index, être ajoutée au titre des œuvres d'Érasme :

« Toutes les œuvres d'Érasme doivent être lues avec précaution, car il s'y trouve tant de choses dignes d'être corrigées, qu'elles sauraient à peine l'être toutes. »⁵

C'est que, – le lecteur nous pardonne de le rappeler – pour être catholique, il ne suffit pas de se présenter comme tel : il faut être en unité de vérité et de charité avec Jésus-Christ, et donc avec son Église qui, dans la fidélité, reste la société fondée par lui et par ses Apôtres. Nos « chrétiens » livrés à l'asphyxie doctrinale se proclament de Jésus-Christ alors qu'elles ont rompu avec la fidélité. Mais la rupture et l'emploi abusif du nom catholique ne sont nouveaux que par leur universalité et leur (fausse) légitimation. C'est depuis plusieurs siècles qu'à l'intérieur de l'Église, des esprits de plus en plus nombreux, de plus en plus puissants et écoutés, ont entrepris sa *subversion*, c'est-à-dire son remplacement par une autre société : par une société ayant un but différent ; et, pour mener à sa fin cette entreprise, ils se sont gardés de clamer leurs desseins. Érasme appartient à cette famille d'esprits, dits catholiques, qui ne comprennent pas ou ne veulent pas comprendre ce qu'est la religion catholique. Son *message* comme disent les novateurs est celui d'un homme qui prétend rester catholique, mais pour réduire la religion à une religion « acceptable », autant dire : à un christianisme qui n'est plus du Christ, qui est œuvre d'homme au niveau de l'homme. En voulant rester dans l'Église pour y travailler à concilier la doctrine avec l'affranchissement des esprits, Érasme a œuvré à la pire des mauvaises réformes, à celle qui rongé intérieurement, vide et corrompt. Les modernistes ne feront rien d'autre, sinon avec des moyens accrus. Les tenants de la religion universelle, dont il rêvait, et de la religion de l'homme – c'est la même – suivront son exemple. En cela, il est un précurseur des désastres de notre temps. C'est ce que veulent montrer les lignes qui suivent.

On donnera ici d'abord un résumé de la vie d'Érasme ; en second lieu, un aperçu de son caractère et de son esprit ; ensuite sa conception de la religion ; enfin, quelques formes de son influence, et notamment celle qu'il exerça sur les catholiques.

³ Gautier-Vignal L., *Érasme, 1466-1536*, Paris, 1936.

⁴ Voir Efrén de la Madre de Dios, *S. Juan de la Cruz y el Misterio de la S. Trinidad*, Zaragoza, 1947, p. 200.

⁵ Voir *Opera Erasmi*, Lugduni Batavorum, tome X, page 1781 et sq.

SA VIE

Érasme naquit à Rotterdam en 1466 (ou 1467) de parents non unis par le sacrement de mariage. À sa dixième année, sa mère le mit en pension à l'internat de Deventer tenu par les Frères de la Vie Commune. La célèbre école, qu'avait fréquentée l'auteur de *l'Imitation*, dispensait une formation religieuse marquée par le nominalisme anti-intellectualiste du temps (*devotio moderna*) et une instruction surtout littéraire. Érasme y apprit fort bien le latin, au point d'en faire sa langue usuelle, et les éléments du grec – qu'il approfondit par après –. Il ne semble pas s'être acharné à bien comprendre la religion chrétienne.

On était alors en plein apogée de la Renaissance. Qui se piquait de quelque instruction faisait au moins semblant de s'intéresser à l'antiquité classique. Érasme ne faisait pas semblant. Plus que la doctrine de vie, Horace l'intéressait, malgré ou à cause de son épicurisme, et aussi l'auteur comique Térence, et il arriva à connaître leurs œuvres de mémoire. En sa dix-neuvième année, il passa de Deventer à Bois-le-Duc, dans une école de la même congrégation. Et, en 1487, à la fin de ce cycle d'études, il se trouva sans argent et sans but.

Sa naissance irrégulière lui barrant l'accès du clergé séculier, ses tuteurs le poussant à entrer au couvent, il se rendit aux raisons d'un ancien condisciple, devenu religieux, qui lui représentait les commodités de la vie monacale, les agréments des recherches auprès de bibliothèques bien fournies et de compagnons studieux, et il entra chez les augustins de Stein (Gouda). Une *libido sciendi*, une curiosité passionnée de connaître ce que les élites de l'époque cherchaient à connaître – curiosité allant plus vers les œuvres des hommes que vers les œuvres de Dieu et que vers Dieu lui-même –, une ambition éveillée par les louanges reçues durant son internat, une ardeur au travail égale à son ambition, tinrent lieu de vocation. La période d'essai monastique le laissa perplexe. Intolérant à toute règle, mais surtout à toute entrave à sa curiosité intellectuelle, il hésita des mois avant de prononcer les vœux solennels. Les ayant prononcés, il le regretta jusqu'à la fin.

Que fit, en son couvent, ce moine augustin ? Il dut bien s'y frotter de quelque théologie. Ce qu'il en prit ne ressemblait que de très loin aux puissantes synthèses réalistes des XII^e et XIII^e siècles. La scolastique, s'écroulant sous les coups d'Occam et des autres dépréciateurs de l'intelligence, s'attirait dans les maisons religieuses, plus de mépris que d'intérêt et abandonnait le terrain à des mysticismes plus ou moins orthodoxes. Érasme, dont la curiosité pour ces questions n'apparaît pas, n'engrangea guère en son excellente mémoire de solides bases pour répondre aux interrogations que les drames dans l'Église allaient susciter. Pouvait-il faire mieux, cet érudit à l'esprit superficiel ? Même Renaudet qui l'admire note, tout au long de ses études sur Érasme⁶, l'ignorance théologique de son grand homme. En fait, le plus clair de ses journées monacales continuait à se passer en la compagnie des classiques païens, surtout des poètes. Il leur adjoignit des humanistes du XV^e siècle, tels que Poggio, Filelfe, Lorenzo Valla, tous corrompus. Il s'enticha du pire, de ce L. Valla, dont il fit presque son maître à penser, et qui toute sa vie resta son préféré, avec le sceptique Lucien. Ici étonnons-nous qu'un L. Valla eût pénétré dans les couvents ou que, du moins, il n'y eût pas été relégué dans quelque « enfer » malaisément accessible. Déjà le talent littéraire, ou ce que d'aucuns entendent par là, donnait tous les droits ; car, pour le fond, les écrits de Valla brillaient par le blasphème et l'ordure : du plus vulgaire Voltaire, y compris la solide proportion de flagornerie à l'égard de protecteurs possibles, récemment insultés éventuellement et éventuellement à nouveau insultés s'ils restaient insensibles à la flatterie⁷. Au passage, épinglons

⁶ Surtout *Études érasmienne*, 1521-1529, Paris, 1939.

⁷ Dans son *De voluptate*, L. Valla glorifie la débauche ; dans un traité sur la profession religieuse, il énonce : « Les filles perdues sont plus utiles à l'humanité que les religieuses et les vierges. » Voir Guiraud J., *L'Église et les origines de la Renaissance*, 2^e édition, Paris, 1902, pages 159 et 306.

une manifestation de la folie où descendait le temps si vanté de la Renaissance : plus précisément la vénération outrée et inconditionnelle pour les artistes du verbe, pour ceux qui se donneront le nom d'humanistes, vénération qui sévissait jusque chez les papes : à ce Valla qui l'avait longuement et bassement vilipendé, qui avait aussi obstinément conspué la sainte Église, le pape Eugène IV octroya une pension quand une très relative misère, suite d'une vie de désordres, eut inspiré au lettré de lui adresser quelque fade et hypocrite louange rimée.

« On ne sait ce qui doit étonner le plus, de la condescendance exagérée d'Eugène IV, protégeant, à cause de son talent, l'insulteur de l'Église et du christianisme, ou de la bassesse tour à tour rampante et sifflante de ce bandit des lettres. »⁸

En son couvent, Érasme se mit, lui aussi, à écrire. Le « démon d'écrire », dit-on, tente tous les amis des belles-lettres... et d'autres. Érasme n'avait pas besoin d'être par lui tenté : son ambition allait à ressembler à ces grands manieurs de mots et, pourquoi pas, à les dépasser dans la gloire. Poggio, Valla, et autres stylistes diversement honnêtes ou malhonnêtes, et Horace, Virgile, Térence, Martial, voilà ses modèles. Évidemment, donner un tel but à sa vie suppose qu'on a mis de côté celui que stipulent la loi naturelle et la religion de Jésus-Christ. De fait, la morale commune n'embarrassait pas Érasme, pas plus que la vérité doctrinale. À ses héros des lettres, il empruntait le droit d'écrire ce qui lui plaisait pourvu que ce fût en beau style. En 1492, peu après son ordination sacerdotale, quand il partit de Stein, il emportait deux petites œuvres, un *De contemptu mundi* (Du mépris du monde) et, inachevé, un *Antibarbarorum liber* (Livre des antibarbares). La première faisait l'éloge de la vie religieuse – et montrait que son auteur ne comprenait rien à la vie religieuse –. La seconde, tout le contraire, attaquait, sous le couvert d'un dialogue, ces barbares, franciscains, dominicains, carmes et augustins, tous ignorants et ignorantins, qui ne mettaient pas en tête de leurs attentions l'étude des écrivains illustres de l'antiquité, cette étude où Érasme avait pu être génial. C'était sa première charge contre le monachisme, une des deux choses qu'il eut toujours en horreur, l'autre étant la scolastique, et que, rompant avec ses habitudes de perfidies et de sous-entendus, il insulta directement.

Il sortait de son couvent à la demande de l'évêque de Cambrai, Henri de Berghes, qui, à la recherche d'un bon latiniste, avait été instruit des mérites du moine hollandais. Cet évêque menait une vie fort digne. Plein de zèle, il visitait, accompagné de son secrétaire aux lettres latines, son immense diocèse. Grâce à lui, l'admirateur de Valla ne périt pas d'ennui à Stein et entama sa vie itinérante, sans d'ailleurs renoncer, ni alors ni dans la suite, aux privilèges des cloîtres. En 1495, il obtint de son maître permission et subsides pour aller à Paris compléter sa formation théologique. L'étudiant presque trentenaire, boursier pauvre, prit logement au collège de Montaigu. Ne l'accusons pas d'avoir tout à fait négligé ce pour quoi il était venu. Les thèses, les discussions en forme l'ennuyaient ; il manquait de plusieurs qualités nécessaires à qui veut entrer dans le cellier de la sagesse théologique ; esprit de foi, humilité, sens vital des problèmes. La patristique, heureusement, rencontrait son avidité de textes latins ou grecs, et il y fit de remarquables progrès.

Il n'abandonnait pas pour si peu ses bien-aimés auteurs païens. Leur vie, devait-il penser, ne ressemblait pas à la sienne. Notre candidat à la gloire aimait ses aises et il ne les avait pas. Peu importait que Montaigu procurât quelque satisfaction à son insatiable appétit de savoir, puisque l'existence y était rude et, à l'entendre, ascétique. Plus tard, il exerça son talent satirique contre le collège « dont les murailles suintent la théologie et dont on n'emporte que des maux d'estomac et un luxe de poux »⁹. La reconnaissance ? Elle n'entraît pas dans ses catégories morales. Le

⁸ Guiraud J., *o. c.*, p. 162.

⁹ Cité par Roersch A., dans la *Biographie nationale* (de Belgique), xxv, 588.

protecteur épiscopal fut traité de même façon. Érasme conviait le monde des doctes et des mécènes à compatir à ses désagrément et à les soulager en remplissant sa bourse.

En fait, ses années dites de Montaigu, sauf la première, ce fut plutôt en dehors de l'austère maison qu'il les passa. Sa réputation morale en souffrit. Il vivait en séculier. Non par goût du voyage, bien au contraire, mais par peur de devoir se plier à la vie et aux habitudes d'une famille ou d'une institution, il quittait Paris, pour les Pays-Bas surtout, toujours en quête de subsides ou d'un riche protecteur peu exigeant.

En 1499, un jeune lord auquel il avait donné quelques répétitions de latin, l'invita en Angleterre. Reçu dans la société cultivée, il fit la connaissance des humanistes célèbres du pays, notamment des plus grands : Colet, Fisher, surtout Thomas More. On dit que l'amitié ne naît pas que de ressemblances. More et Érasme avaient alors en commun leur passion pour les belles-lettres, leur ardeur au travail et, certes, leurs talents; mais autant le futur martyr était toute noblesse intérieure, autant le « prince » des lettrés vivait enfermé dans sa mesquinerie. Ils devinrent cependant de grands amis.

Une année anglaise, et il revint sur le continent : Paris, Orléans, les Pays-Bas, vivotant de quelques préceptorats et de dons. De quoi rêvait-il sinon toujours de gloire ? À son ami Batt, il écrivait :

« Je ne pense à rien d'autre dans la profondeur de mon âme qu'à obtenir pour moi autant de savoir possible et c'est pourquoi je méprise intensément ce qui est commun... Mes livres ne m'apporteront pas aussitôt la gloire ; mais je préfère que ma gloire soit durable, même si elle doit être tardive, et d'une telle qualité que je ne le regretterai pas... Je n'épargnerai aucun effort et ma volonté ne faillira pas. »¹⁰

Nous avons là, au-dessus des variations incessantes d'Érasme, une de ses constantes : il rêvait de cette vaine gloire qui, chez les anciens, tenait lieu d'immortalité réelle.

Or, à la même époque, tout en pérégrinant pour trouver de l'argent, et aussi des manuscrits grecs ou latins, il écrivit l'*Enchiridion militis christiani* (le Manuel du soldat chrétien), un de ses livres les plus répandus, très important pour la connaissance de sa pensée religieuse. Que valait cet écrit ? On trouve dans la *Vie de saint Ignace de Loyola*, du Père de Ribadeneira, liv. I, ch. 13, ce qui suit. En 1524, sur le conseil de son confesseur, Ignace, encore laïque, voulut lire l'*Enchiridion*. Il le fit avec son application habituelle ;

« mais il arriva une chose toute nouvelle et fort remarquable, c'est que, prenant ce livre et commençant à le lire, en même temps commença à tiédir sa ferveur, et sa dévotion à refroidir ; et plus il le lisait, plus ce changement allait croissant ; et, ayant constaté cela plusieurs fois, il finit par se séparer du livre, et eut pour cet ouvrage et pour les autres ouvrages du même auteur grand dégoût et grand ennui »¹¹.

Comment un homme qui ne rêve que de gloire humaine peut-il écrire un manuel de vie chrétienne ? Pour exhorter à vivre à l'imitation de Jésus-Christ, il ne suffit pas d'en disserter, comme d'une science ou d'une œuvre profanes, grâce aux seuls dons naturels ; il faut soi-même vivre ou, pour le moins, vouloir vivre ce qu'on enseigne. Au chrétien, l'Esprit-Saint (Col. III, 1-2) demande de ressusciter avec le Christ déjà en cette vie en ce sens qu'il lui faut renaître aux choses éternelles, goûter, non les choses de la terre, mais celles d'en-haut. Notre auteur spirituel, avide de renommée terrestre, pouvait tout au plus prêcher le christianisme de l'« honnête homme ».

¹⁰ Cité par Gautier-Vignal L., *Érasme, 1466-1536*, Paris, 1936, pp. 64 et 65.

¹¹ Cité par Garcia-Villoslada R., *Ignacio de Loyola*, Zaragoza, 1956, pp. 92 et 93.

En 1504, il lut les œuvres de Lucien, le fameux sceptique du II^e siècle après J. C. Ce fut pour lui un enchantement égal à celui qu'avait causé la lecture de Valla. Ravi du style raffiné mis au service de la légèreté d'esprit, de la moquerie des traditions et des préjugés, il écrivait au doyen de Windsor :

« Avec quel esprit et avec quelle vivacité ne frappe-t-il pas, tournant tout en ridicule ! »

Usage admirable, en vérité, d'un beau talent, qui ne respecte rien... Le *Manuel* recommandé à saint Ignace, œuvre d'un tel admirateur, mériterait-il quelque respect ?

Pendant qu'il se nourrit d'écrits sceptiques, en 1505, à l'abbaye norbertine du Parc (Louvain), il découvrit des notes de Valla sur le Nouveau Testament. Le nom de l'auteur le décida à un nouvel intérêt pour les textes de l'Écriture Sainte. Il est vrai que tout texte latin ou grec lui était trésor, sauf, bien sûr, ceux du moyen âge dont il abhorrait et le latin et le contenu.

Sa renommée s'étendait. Une chaire lui fut offerte à Louvain : il la refusa de peur de devoir limiter ses propres travaux. Il prit cependant le temps d'un deuxième voyage en Angleterre, puis, en 1506, il partit en Italie, Terre promise de tout humaniste qui se respecte. On le reçut, princièrement, à Turin, à Venise, Padoue, Florence, Rome, partout travaillant, partout veillant à nouer d'utiles relations. Jules II, que, plus tard, il vilipenda, lui proposa une charge de pénitencier : c'eût été perte de liberté. Érasme humait l'encens de la louange, encaissait cadeaux et pensions, et refusait tout établissement. Sauf à prendre quelque préceptorat, fût-il fastidieux, d'un grandissime de ce monde, tel celui d'un prince royal d'Écosse, archevêque de vingt ans.

En 1509, fatigué des guerres qui bousculaient sa tranquillité et alléché par des promesses dorées, il s'arracha sans peine à l'Italie et, une fois encore, s'en fut outre Manche. Il y demeura sept ans. Longue stabilité, encore qu'il y voyagea beaucoup, ou à Cambridge, ou à Oxford, ou chez tel ami, honoré plus que jamais des intellectuels et doté d'agréables prébendes – avec dispense de résidence –. De cette troisième période anglaise, date son ouvrage le plus connu, *l'Éloge de la folie*, dont le titre original *Encomium Moriae* rappelle qu'il fut écrit sous le toit de Thomas More. Le style est recherché, la satire étincelle de verve hautaine, les éloges et les blâmes s'y pressent, distribués souverainement, frivoles, contradictoires, ne respectant rien qu'Érasme et ses amis du moment, et aussi sa religion résiduelle. En ce siècle où les chrétiens attendaient une restauration de la discipline ecclésiastique, un ouvrage qui criblait de flèches les déficiences et les travers de beaucoup de clercs de tout étage devait obtenir un succès énorme. Un vrai fils de l'Église eût au moins fait les distinctions nécessaires. Mais l'auteur ne s'embarrassait pas de vérité ni de délicatesse ; méprisant ce qui dépassait sa raison ou son cœur, il cherchait plus le succès que la correction des abus, ravi au fond de voir l'Église critiquable. Érasme n'aimait pas l'Église, il ne l'aima jamais comme le chrétien aime celle de qui il a reçu la vie et qui le conduit au salut éternel. Cet ouvrage, répandu dans toute l'Europe, fut un des principaux porteurs des idées d'Érasme. Il fut bientôt nécessaire de l'avoir lu si on ne tenait pas à passer pour un barbare, et de le louer comme le chef-d'œuvre du siècle. Ledit chef-d'œuvre causa des ravages étendus, dont nous parlerons. Thomas More l'apprécia hautement ? Oui, le Thomas More qui écrivait *l'Utopie* ; non celui qui, ayant monté vers la sainteté, reçut la grâce du martyr, ni celui qui, au vu des « pestes d'hérésie » plus tard évidentes, aurait préféré brûler la *Moria* (*Éloge de la Folie*) et ses propres livres à les laisser traduire en anglais¹². Et, s'il est permis de s'instruire auprès d'un ennemi, lisons ce qu'en dit le plus que libéral H. Brémond¹³ :

¹² Bridgett P., *Thomas More*, 2^e édition, Londres 1892, tome 1, page 87.

¹³ Brémond H., *Le bienheureux Thomas More*, collection « Les saints », 5

« L'Érasme qu'il (Thomas More) a connu ou cru connaître, l'Érasme qu'il a aimé, en ce qui concerne les choses de la foi, n'a rien de Luther, rien de Bayle, rien de Voltaire, rien de Renan. Est-ce le véritable Érasme ? »

Toutefois, l'*Éloge de la Folie* déplut à beaucoup de gens d'Église, même à des amis de l'auteur, à cause de sa perfidie, de son ironie méchante, de ses exagérations de mauvais goût. Eck, Carpi, S. Grant lui reprochèrent vivement d'avoir traité les choses saintes et les saints eux-mêmes avec une liberté scandaleuse et corrosive¹⁴. Relevons qu'Érasme y critiquait les prébendiers non-résidents, au moment où lui-même ne remplissait pas les fonctions d'une cure qu'il avait acceptée.

Le climat, le manque de confort, la bière anglaise, de menus malentendus, eurent raison des attraits britanniques. Les Pays-Bas et la cour de Bruxelles du futur Charles-Quint l'attendant, il s'en alla vers de nouveaux honneurs. De 1517 à 1521, il enseigna à Louvain, notamment au *Collegium trilingue*. La froideur, l'hostilité d'un bon nombre de théologiens le décidèrent à partir encore. Il se retira à Bâle, auprès de son ami, le libraire Froben. Il travaillait depuis des années à des éditions du Nouveau Testament, de saint Jérôme et d'autres Pères de l'Église, éditions dont Froben était l'imprimeur. Mais la tranquillité dont il avait espéré jouir en cette ville n'existait plus depuis les conflits nés de la prétendue Réforme. Il y établit cependant son point d'attache, refusant la direction du Collège de France offerte par François I^{er}, déclinant l'invitation d'Henri VIII à s'établir en son royaume, faisant de même avec toutes les flatteuses propositions. Il avait alors atteint l'apogée de sa gloire. La moindre lettre d'Érasme comptait plus que le testament d'un martyr; en son honneur, on rivalisait de formules admiratives: « prince de la science », « splendeur et ornement de notre siècle », « être divin, que l'on doit vénérer avec religion et piété »,...

Luther était apparu sur la scène européenne. Énumérer les positions prises par Érasme à son sujet, ses jugements toujours péremptaires alternant avec des jugements opposés qui ne souffraient aucune critique, dépasse les limites de cette étude. Toutefois, une courbe générale apparaît dans son attitude envers l'hérésiarque: il en accueillit avec sympathie les premiers éclats, ensuite prit ses distances sans blâmer pour autant toute sa fausse réforme, et enfin entra en conflit ouvert. Notons quelques faits saillants.

En 1517, le Père S. Prieras, O. P., maître du Palais Apostolique, suivi d'autres théologiens, avait prouvé, contre Luther, avec force et précision, que la solution du pape sur les indulgences obligeait tout catholique. Érasme (*ep. 39 d'Allen*) déclara que cet écrit était funeste à l'Église, plat et maladroit; mais en vain on chercherait dans ses raisons quelque chose qui relevât de la théologie.

Après la Bulle *Exsurge*, il écrivit:

« Les plus pieux et les meilleurs hommes ont pris de la mauvaise humeur, non par les doctrines de Luther, mais par les rudesses et les inconvenances de la bulle; deux universités l'ont condamné, mais non réfuté; le pape est plus soucieux de son honneur que de celui du Christ; on ne doit pas procéder contre les savants par la violence. »

Érasme énonce ces indignations plutôt ridicules, mais fort éclairantes à son sujet, dans un écrit que cite Doellinger¹⁵ et qui fut, à son vif regret, livré à l'impression. C'est alors que cet homme, aussi dénué de caractère que pourvu d'orgueil, ne désirant pas se brouiller avec le pape, lui écrivit: « Je ne connais pas Luther et je n'ai jamais lu ses livres, sinon peut-être dix ou douze petites pages ». Juge non informé ou bien menteur? On a, datée au 30 mai 1519, une lettre d'Érasme à Luther, qui, sauf quelques critiques de certains procédés luthériens, est toute éloge de son

¹⁴ Döllinger I., *Die Reformation, ihre innere Entwicklung und ihre Wirkungen*, 1846/1848, tome 1, p. 5.

¹⁵ Voir Drummond R. B., *Erasmus, his life and character as shown in his correspondence and works*, tome 1, page 200; cet auteur, pourtant favorable à Érasme et partageant son rationalisme, blâme son manque de respect et de goût.

correspondant. Il le félicitait notamment de ses commentaires sur les Psaumes, pourtant farcis de doctrines hétérodoxes. Il y louait aussi le prieur augustin d'Anvers, Jacobus Præpositus, apostat fameux et signataire de la Charte de Cologne¹⁶ : « C'est un chrétien pur, qui t'aime uniquement, qui fut autrefois ton disciple, comme il s'en vante. Presque seul, il prêche le Christ. » Le Cercle de Wittemberg s'empressa de publier cette lettre, à la grande joie des « réformés » et à l'indignation des catholiques. Érasme trouva, lui, qu'elle avait été publiée « à son grand détriment » : ce n'était pas la foi de fidèles qui lui importait, ni l'Église. D'autres écrits, pour le moins ambigus, renforcés par ses attitudes condescendantes envers les novateurs, leur apportaient, à tort ou à raison, le soutien de son immense prestige. En 1520, parut la réponse de Luther à la censure de Cologne et de Louvain ; elle consistait presque uniquement en indignations, injures, moqueries telles que « épais théologiens », « guêpes nocturnes », « sophistes » qui « délirent » ou en plaintes pour le manque de charité et de justice envers lui, lui si mesuré et si équitable. Érasme fut fort aise de cette réponse et le fit savoir à Mélanchton rallié à la prétendue Réforme, et ajouta que les théologiens de Cologne et de Louvain « commencent à se repentir de leur sentence par trop précipitée » – ce qui était pure invention –. En novembre 1520, devant l'Électeur Frédéric, il prit la défense du moine révolté en termes choisis : « Luther a péché de deux façons : il a touché à la tiare du pape et à la panse des moines » ; ce qui suffit pour décider l'Électeur et son ami Louis le Palatin à rompre avec Rome.

En ces temps tragiques, l'orgueilleux et superficiel Érasme s'était dispensé de connaître la révolte de Luther : l'homme lui-même, ce qu'il détruisait, ce qu'il avait en vue. Dans la prétendue Réforme, il affecta, un temps, de ne voir qu'un conflit de moines, ou rien qu'une comédie avec le dénouement obligé du mariage (celui de Luther, celui d'Écolampade, par exemple), ou autre péripétie d'importance mineure. Quelque lumière lui vint quand il comprit que l'acteur principal de sa comédie était fermé à la raison et la haïssait. Il le vit de plus en plus dominé par ses passions, porté aux excès, sujet aux désespoirs, éructant contre le cher humanisme, allumant par ses prêches des désordres sociaux que les princes, à son appel, étouffaient dans le sang. Érasme, épris de quiétude, qui ne s'était pas engagé publiquement, sauf par des indiscretions, se fit encore plus réticent. La rupture avec Rome consommée, il refusa le plus longtemps qu'il put de prendre position, par crainte de perdre une partie de son prestige. Pour combattre l'erreur luthérienne, il eût fallu qu'il la comprît et, l'ayant comprise, qu'il secouât son égoïsme. Ce furent finalement les attaques de l'ex-moine contre la raison et contre le libre arbitre, conditions de son humanisme, qui le décidèrent à entrer en lice. En 1524, son *De libero arbitrio diatribe* (Essai sur le libre arbitre), exposait une défense, défense d'ailleurs très incomplète, de la liberté de la volonté. Luther, irrité, répondit par un violent *De seruo arbitrio* (Du serf arbitre) ; et Érasme riposta, avec égale virulence, par l'*Hyperaspistes* (Le bouclier protecteur), où il ne se privait pas de mettre en pleine lumière, avec toute sa capacité d'ironie, les erreurs et les altérations de textes commises par Luther.

Ce faisant, Érasme passait, aux yeux du « saint réformateur » de Wittemberg, dans la catégorie des ennemis de l'Évangile : il avait osé critiquer le docteur Luther. Le docteur Luther faisait tout puissamment : il se mit donc à haïr puissamment Érasme, qu'il injuria avec abondance, le traitant, entre autres de grenouille coassante (*rana coaxans*), de libre-penseur et d'athée qui ne croit à rien

¹⁶ La *Charte de Cologne*. Découverte en 1637 dans les archives d'une loge de la Haye, cette Charte est une déclaration signée par les chefs de 19 des principales « loges » d'Europe qui s'étaient réunies à Cologne en 1535. On y voit les signatures de ce Jacobus d'Anvers, d'Herman de Wied, archevêque de Cologne, de Ph. Mélanchton, d'un Coligny. Comme l'écrit N. Deschamps, dans *Les sociétés secrètes et la société*, tome 1, page 323, elle « nous révèle l'existence et l'activité depuis plus d'un siècle au moins, et probablement beaucoup plus anciennement, d'une société s'étendant sur tout l'univers, entouré du secret le plus profond, ayant des initiatives mystérieuses, obéissant à un chef suprême connu seulement de quelques maîtres... Déjà l'association se livre à certaines œuvres ostensibles de charité ; mais le but réel de l'association c'est de conserver une doctrine secrète, supérieure à toutes les décisions de l'Église, formant un christianisme plus simple et indépendant même de toute adhésion à la divinité de Jésus-Christ ».

et se moque de tout. Érasme n'en était sans doute pas là. De son côté, il préférait ne pas rompre tout à fait. Le 1^{er} septembre 1528, il écrivait : « Les choses que Luther a eu raison d'enseigner, nous les acceptons, non parce qu'il les a exprimées, mais parce qu'elles sont justes et conformes aux Saintes Écritures », phrase ambiguë, certes, mais qui signifie autre chose qu'un rejet global.

En 1529, Bâle fut livrée aux luthériens, qui saccagèrent autels et statues et interdirent la messe catholique. Érasme partit pour Fribourg-en-Brisgau, ville restée fidèle. Mais, à la même époque, il avait et il conserva, comme secrétaire, Gilbert Cousin, franc-comtois déjà acquis à l'hérésie, qui devint plus tard un « réformateur » zélé. Érasme prenait qui convenait à ses travaux et délasséments littéraires, sans s'inquiéter qu'il fût ou non hérétique.

En 1533, affligé de la gravelle et de la goutte – auxquelles n'était sans doute pas étranger son penchant pour les vins capiteux –, souffrant en outre de l'estomac, il crut sa fin proche et il écrivit un opuscule intitulé *Præparatio ad mortem* (Préparation à la mort). Quelques années auparavant, il avait rédigé un court traité sur le *Mépris de la mort*, où on retrouve le célèbre axiome des anciens païens : « Il est préférable de ne pas naître ; puis, de disparaître au plus tôt de cette vie », ainsi commenté : « Qui pourrait ne pas donner son entier assentiment à cette maxime ? » Qui pourrait ? Tout simplement n'importe quel chrétien pour qui les vertus théologiques ne sont pas de vains mots. De ce paganisme, il semblait, en son dernier ouvrage, quelque peu dégagé. Il y conseillait de purifier son âme par les sacrements et de se détacher de tout ce qui passe. Mais les motifs de ce détachement restaient d'abord humains, comme le dit G. Feugère¹⁷ :

« C'est déjà l'esprit philosophique cherchant à dissiper les terreurs religieuses des derniers instants de l'homme. Érasme, comme plus tard Montaigne, n'est pas éloigné d'envier aux anciens cette mort paisible à laquelle ils arrivaient sans chagrin, dans un état de somnolence confuse. »

Il retourna, en 1535, à Bâle, asservie aux protestants, pour surveiller quelque impression d'ouvrages. Il y reçut la notification d'une prébende de choix : la riche prévôté de Deventer, que lui conférait le pape Paul III. Il aurait dit qu'il ne voulait pas mourir dans une ville hérétique. Ce fut cependant à Bâle qu'en juillet 1536, il mourut, sans les derniers sacrements. Son corps fut inhumé dans la cathédrale volée par la « Réforme », en présence d'une affluence de luthériens. Des diverses considérations émises sur sa mort sans sacrements, voici celle de Drummond¹⁸ :

« C'était mieux ainsi. Il y aurait eu une étrange incongruité dans la présence de *mômeries de prêtres* autour du lit d'Érasme. »

Allusion aux longues moqueries d'Érasme à l'endroit des rites et des cérémonies catholiques. Mais, entre ces moqueries et l'absence d'un prêtre, cependant désiré, n'y aurait-il pas quelque terrible explication ?

Ainsi s'était achevée sur terre la vie d'un homme dont les admirateurs donnèrent le nom à son siècle. Vie d'un homme du monde, de ce monde dont le Prince est le menteur ? Vie d'un homme de Dieu ? Peut-être ne lui répugnait-il pas d'être l'un et l'autre, si on en juge par ses œuvres et, plus encore, par cette vie même, qui tentait de réunir estime des vanités fugaces et une certaine attention religieuse. Mais, « ne savez-vous pas que l'amitié du monde est inimitié envers Dieu ? Tout qui donc veut être l'ami du siècle présent, se fait l'ennemi de Dieu » (Jac. IV, 4). Dieu veut qu'on le choisisse et il ne se laisse pas mettre au même rang que les créatures Il est, dit-il, un Dieu jaloux (Exod. XX, 5), qui ne souffre pas le partage. C'est pourquoi, vouloir tout avoir, en cette vie et en l'autre, est insensé. Simple truisme ? Ce serait souhaitable. Oui, vérité évidente et répétée, mais que nous fuyons et que le monde dit chrétien a diligemment exténuée dans les cœurs depuis des siècles : depuis l'instauration de plus en plus large et de plus en plus cynique de ce

¹⁷ Feugère G., *Érasme, Étude sur sa vie et sur ses ouvrages*, Paris, 1874, page 364.

¹⁸ O. c., tome II, p. 338.

christianisme sans vraie foi et sans croix inauguré par la Renaissance. Érasme y prit une part égale à sa renommée. Glorifié par son temps et par le nôtre, notre humaniste est-il mort ami de Dieu ? À Dieu le jugement ! Était-il un saint ? Ne l'ont osé dire que quelques lettrés fort ignorants de la sainteté chrétienne et fort éloignés d'elle. Au mieux, il n'était qu'un chrétien médiocre, et, souvent, un triste exemple de chrétien. Lui, pourtant, s'estimait l'inventeur d'une recette qui eût, pour longtemps, régénéré la chrétienté. D'étonnants guides de notre siècle lui accordent même mérite. Mais cette recette était engendrée par les déficiences de sa propre vie et, par l'involution commune aux choses de la vie, elle cherchait à la justifier. C'est – il faut le redire – la recette, utopique pestilentielle, qui veut réduire la religion du Dieu Sauveur à une religion naturaliste où l'homme impose ses limites aux choses de Dieu, en attendant de se faire Dieu.

CARACTÈRE

Le caractère d'Érasme n'était pas à la hauteur de son érudition et de sa gloire. La chose est reconnue par un bon nombre de ses partisans. Les tolérances, les modes d'une époque, n'expliquent pas tout, et, de plus, elles ne guident pas les âmes fortes. Déjà, que penser d'un chrétien qui épuise son vocabulaire à exprimer son admiration des talentueux pervers de son siècle et des poètes de la Rome antique qui bravaient l'honnêteté ? Une « grande noblesse » est décelée dans ses écrits par l'un ou l'autre de ses panégyristes ! Étrange discernement, qui découvre de la « noblesse » d'âme dans les très nombreuses pages scandaleuses des *Colloquia*, ou de l'*Éloge de la Folie*, ou d'autres œuvres dont l'auteur lui-même regrettait qu'elles ne fussent pas restées inédites... Les *Colloquia* abondent en anecdotes scabreuses et en propos dignes des voltairiens les plus bornés. Nous avons noté le ton de l'*Éloge de la Folie*. Le 27 janvier 1542, soit six ans après la mort de l'auteur, la faculté de théologie de Paris jugea qu'en composant cet ouvrage, « il s'est déclaré fol et insensé, impie, injurieux à Dieu, à Jésus-Christ, à la Vierge, aux saints, aux théologiens, aux religieux mendiants, qu'il a insultés d'une bouche corrompue et blasphématoire ». Et sa correspondance ! Parmi les deux à trois mille lettres connues, il en est qui étonnent de la part d'un féru du beau ; plus encore qui étonnent de la part d'un chrétien et d'un prêtre ; et il n'est aucune dont la lecture élève l'âme.

Dans cette correspondance, de graves historiens ont cru trouver la preuve d'une vie immorale¹⁹ ; et, en fait, certains passages ne sont pas faciles à comprendre autrement, par exemple celui que reproduit L. Gautier-Vignal²⁰, extrait d'une lettre écrite à la fin de 1499 à un Faustus Andrelinus : Érasme y vantait une des attractions anglaises : « ... des nymphes aux traits divins, gentilles, faciles et telles que vous les préféreriez à vos muses », et les « baisers doux et parfumés » qui accueillent le visiteur humaniste. Toutefois faut-il prendre à la lettre tout ce qu'écrit ce phraseur ? Reste que ces phrases dénotent une légèreté inadmissible. En 1524, Eoban, humaniste allemand, inventait, dans ses *Héroïdes chrétiennes*, des épîtres amoureuses des saintes femmes de l'Évangile ; ces épîtres, imitées d'Ovide, qui mettaient sainte Marie-Madeleine en correspondance avec Jésus-Christ, Dieu le Père avec la Vierge Marie, ne peuvent que soulever le dégoût ; Érasme, lui, ravi, salua Eoban comme « l'Ovide de l'Allemagne, le seul génie capable d'affranchir son pays de la barbarie »²¹.

Sans doute ne lui convenait-il pas d'être l'esclave de vices grossiers. Mais il fuyait encore plus l'austérité. La bonne chère, les vins capiteux, et des aises que rien ne gêne, faisaient partie de son

¹⁹ Voir e.a. : l'*Histoire des conciles* de Hefélé, VIII/I, texte du cardinal Hergenröther, tr. franç., Paris, 1917, p. 586 ; J. Janssen, *Histoire de l'Allemagne et de la Réforme*, tr. de Paris E., t. II, 1889, p. 6 seq.

²⁰ *O. c.*, pp. 58 et 59.

²¹ Cité par Janssen J., *o. c.*, tome II, page 25, d'après Schwertzell G., *Helius Eobanus Hessus*, 1874, p. 29.

bonheur essentiel. Aussi il savait comment arrondir ses réserves monétaires : mendier comme les moines est indigne d'un esprit libre ; entrer dans un emploi rémunéré met en danger la précieuse indépendance ; en revanche, attirer cadeaux, pensions, prébendes par adulations et flagorneries, est la démarche normale d'un éminent lettré en vue d'obtenir son dû. Son grand ami Colet lui reprocha cette « odiosa mendicitas ». Pourquoi « odieuse mendicité », si, à moi, Érasme, elle apporte ducats et objets précieux qui remplissent mes coffres ?

Le culte de sa tranquillité ne cédait le pas qu'à sa vanité. Quelque réticence dans la louange ou quelque critique anodine excitaient sa fureur, comme plus tard celle de Voltaire, et ce pacifiste ennemi d'une guerre juste savait s'armer de l'invective, de la calomnie et des autres glaives aigus dont se servent les polémistes iniques. Autant flatteurs et protecteurs se voyaient honorés de dédicaces ampoulées ou d'épîtres superlativement doucereuses, autant contradicteurs avaient droit à de nobles amabilités telles que celles dont il gratifia un imprimeur coupable d'une glose bénévolement critique : « dragon furieux, abominable malfaiteur, individu plus répréhensible qu'un voleur, qu'un meurtrier ou qu'un adultère ». Un franciscain osa, en chaire, sans le nommer, relever sa manie de modifier tous les textes sacrés, jusqu'au Magnificat : mis en scène dans un des *Colloquia*, il y fut traité de porc, d'âne, de plus âne que tous les ânes, et la traduction du texte sacré fut doctoralement justifiée par... les comédies de Térence. Ces grands hommes de la Renaissance, n'étaient-ils pas de race divine et donc rien qu'adorables ? En plus, évidemment, les compliments et les hommages individuels ou collectifs dont il avait respiré l'encens depuis sa jeunesse l'avaient assis dans la conviction de son excellence indiscutable. Et inégalée : sur la pierre d'une bague reçue d'un élève, il fit graver « Concedo nulli » (Je ne suis inférieur à personne, je ne cède le pas à personne), et il cacheta ses lettres avec cette pierre. Cependant, il était, écrivait-il, « simple, ouvert, à peu près ignorant dans l'art de simuler et de dissimuler » (lettre à Colet, ep. 41). Faisons-lui cette justice que là il se décriait : cette ignorance, à la différence d'autres ignorances, lui était étrangère.

C'est qu'en effet, parmi les humanistes qui planaient au-dessus de la morale commune, Érasme, plus qu'aucun autre, s'attribuait des libertés spéciales avec la véracité élémentaire. Il mentait le plus facilement du monde, par intérêt, par plaisanterie, puis par habitude, en matière anodine, ou en matière importante : voir ses lettres à Wolsey, à Léon X, à l'Électeur Frédéric, où il affirmait ne pas connaître Luther, n'avoir lu de lui rien ou presque rien, alors que, depuis des mois, il dictait à ses correspondants ce qu'il fallait penser de l'augustin révolté. Déjà *prince* de ceci ou de cela, il fut aussi consacré prince de l'amphibologie, tant il était passé maître en l'art de tourner ses phrases pour qu'elles pussent se comprendre d'au moins deux façons. Ce en quoi il peut être honoré comme précurseur par les fabricants d'*instructiones* postconciliaires. L'emploi des sous-entendus, des suggestions cauteleuses, des formules élastiques, n'avait plus de secret pour lui, ni celui du dialogue imaginaire qui mettait dans la bouche du plus sympathique des interlocuteurs, les idées d'Érasme, lequel au besoin, les désavouerait commodément.

Dans sa correspondance, il quittait parfois le masque. Ainsi, en 1511, à Ammonius, qui se plaignait de pas savoir capter la fortune, il conseillait :

« D'abord soyez effronté et n'ayez honte de rien. Ensuite immiscez-vous dans les affaires de chacun. Poussez tout le monde hors de votre route. N'aimez ni ne haïssez exagérément personne, mais tenez compte en tout de vos intérêts. Que cela vous dirige entièrement. Ne donnez rien si vous n'espérez qu'on vous le rende avec intérêt, et flattez chacun en toutes choses. Si c'en est ainsi, voici un conseil que je m'en vais vous murmurer à l'oreille : Vous connaissez la vanité jalouse des Anglais. Faites-en votre profit. Montez deux chevaux à la fois... »

Ironie et moquerie ? L'excuse pourrait être acceptée, si l'ironiste ne mettait lui-même strictement en pratique ses conseils.

On est loin de la sainteté; et de la noblesse de caractère. Le monde n'est pas difficile dans le choix de ses grands hommes, pourvu qu'ils lui servent à détruire l'œuvre de Jésus-Christ. Hess²² a pu dire d'Érasme: « Il était petit en tout et beaucoup plus d'âme que de corps ». « Érasme n'a de parti que de lui-même », écrit l'excellent Dom Poulet²³, et c'est là, probablement, le fond de son caractère et l'explication de sa petitesse d'âme. Ce qui explique également sa morale floue, ses mensonges tranquilles. Et son habituelle ingratitude. Comme il a été signalé plus haut, il ne s'encombra pas de reconnaissance, et sa veulerie en ce domaine étonna ses amis au moins en une circonstance remarquable: du cardinal Wolsey, chancelier d'Henri VIII, il avait obtenu d'importantes faveurs; quand, irrité de l'échec, en cour romaine, des négociations portant sur l'annulation de son mariage avec Catherine d'Aragon, le roi libidineux eut disgracié, puis fait arrêter Wolsey, et que celui-ci fut mort dans son voyage vers sa prison, la tristesse fut générale chez les humanistes, sauf chez Érasme, lequel descendit jusqu'au mépris: « Il était aimé de peu, pour ne pas dire de personne »²⁴.

Lui refuserons-nous quelques qualités? On ne peut lui dénier celles qui s'accordaient à son égoïsme: des qualités sociales, une certaine fidélité à ses amis, des qualités intellectuelles surtout, celles du chercheur patient et sagace. À ses heures, c'est-à-dire quand la vanité ou le plaisir de dénigrer ne le dominaient pas, cet homme du Nord, longuement poli par la fréquentation des bons écrivains, savait admirer le talent littéraire, même celui d'un saint Jérôme ou d'un saint Eucher; il savait en dissenter avec élégance et esprit, relever, avec hauteur certes, des mérites, qu'il ne possédait pas, et proposer au lecteur leurs exhortations, dont il se dispensait superbement. De même, en politique, il n'était pas toujours sans perspicacité, plus d'ailleurs pour discerner les erreurs que pour édifier une doctrine cohérente.

Mais il manquait des vertus intellectuelles propres au sage; et celles qu'il avait, non guidées par ces plus hautes vertus, ont causé du ravage. L'érudition, l'application, des dons d'expression, le sens du style élégant, tout cela non seulement ne préserve pas de la plus sotte crédulité, mais, privé de l'unique et nécessaire direction qu'est le sens de l'ordre humain vers la fin dernière, utilisé, en outre, par un utopiste, cela sert des folies révolutionnaires: la raison, devenue folle, se libère du vrai, son objet, et s'asservit aux volontés occupées à construire un « monde pour l'homme », monde en réalité ennemi des hommes.

À sa décharge, il convient de reconnaître qu'Érasme avait trouvé la chrétienté déjà minée par le laïcisme et par les égarements d'Occam et des autres *nominaux*. Il y avait eu la naissance du laïcisme politique, œuvre des légistes; puis celle du laïcisme culturel, autre nom du paganisme renaissant, sous les formes pédantes et éminemment trompeuses de l'engouement pour les antiquités païennes. Quant à la philosophie, comme les historiens consciencieux l'ont mis en évidence, le nominalisme fut la catastrophe qui, après le XIV^e siècle, précipita dans des scepticismes larvés la pensée réfléchissant sur les raisons suprêmes et sur elle-même. Érasme avait été marqué par ce laïcisme et par cette philosophie nouvelle, qui lui avaient communiqué le dégoût de la théologie du moyen âge et de ses synthèses fondées sur la valeur de la vérité. En ce XVI^e siècle, nous voyons les chrétiens instruits se féliciter de n'être pas nés pendant les siècles de foi, ces siècles qu'ils appelleront bientôt les *Dark Ages*, les âges sombres! La Nuit de la Pensée! Au reste, les théologiens médiévaux n'usaient-ils pas d'un latin barbare de décadence? De quoi donner des haut-le-cœur aux délicats esthètes du verbe habitués à savourer les dialogues de Platon et les périodes cicéroniennes.

²² Hess S., *Erasmus nach sein Leben und Schriften*, Zürich, 1790, t. II, p. 423.

²³ Dom Poulet, *Histoire du Christianisme*, t. III, Paris, 1937, p. 373.

²⁴ Cité par Audin M., *Histoire de Henri VIII*, Louvain, 1847, vol. I, p. 455.

Cette condamnation du moyen âge, Érasme, faible en théologie, imperméable aux problèmes métaphysiques, mais, c'est évident, fort doué pour le travail philologique et stylistique, la reçoit et l'approuve entièrement. On a, en lui, un cas typique de l'esprit dit cultivé, qui, n'entendant pas grand'chose aux définitions, n'y veut rien comprendre, et qui relègue, plus bas que l'ignorance, les argumentations humbles et méthodiques, fondées sur ces définitions, sur les principes premiers et sur les évidences concrètes, autrement dit : les développements scolastiques. N'est-il pas humiliant pour un savant, surtout pour un savant qui s'applique aux réalisations des hommes, artistiques, littéraires ou autres, de risquer de devoir admettre l'existence d'un domaine de connaissance dont l'accès est réservé à l'intelligence avertie de ses propres limites et soumise au réel extra-mental. Jusqu'à son dernier séjour britannique, Érasme avait encore gardé une vague considération envers saint Thomas ; l'anglais Colet parvint à la lui ôter, en lui répétant que *saint* Thomas était un homme de grande arrogance, un esprit plein de mondanité qui avait « contaminé la théologie avec sa philosophie profane »²⁵. Le mondain Érasme ne demandait qu'à être convaincu. L'exception du Docteur Angélique étant donc résorbée, quand Érasme se mit à lire, en hâte, quelque chose des grands théologiens du moyen âge, à lui aussi « la nausée vint vite, tant le choquent la barbarie du langage et l'embrouillamini des idées »²⁶. Ce ne sont, dit-il ailleurs²⁷, que des *congestores*, des compilateurs, sans originalité et sans goût. Faut-il être original pour être vrai ? Faut-il du « goût », et le même goût que les « renaissants », pour faire œuvre de sagesse ? Tout savant ou spécialiste est tenté de croire à l'univocité des concepts et à la réduction de toute réalité à l'aspect formel de sa spécialité, et, par là, de s'attribuer l'infaillibilité en tout domaine du savoir. Érasme, comme la plupart des têtes célèbres de son temps et du nôtre ! Son mépris de la scolastique, avec les motifs qu'il en donnait, avait, pour causes réelles, son inintelligence des problèmes fondamentaux, son incapacité nominalistique à sortir de cette obscurité et à percevoir les distinctions nécessaires, et, répétons-le, son immense orgueil.²⁸

Il ne cacha pas toujours son propre scepticisme, conséquence normale de ces égarements : « Il vaudrait mieux imiter la circonspection des philosophes de la Nouvelle Académie. Certes, je n'ignore pas que cette sage école est très peu approuvée. Quant à moi, elle me paraît supérieure à toutes les écoles »²⁹. Il ne veut pas avoir la prétention de juger là où l'humanité a formulé tant d'opinions contradictoires ; il donne donc sa préférence à cette Nouvelle Académie³⁰, qui enseigne qu'il faut renoncer à la certitude, qu'il faut suspendre son jugement en matière philosophique ou théologique et qu'il suffit, pour la vie pratique, de suivre le *probable*, le *plausible*, la coutume, dans une sorte de passivité tranquille. C'est l'occasion, pour Érasme, de se parer de la vaniteuse humilité d'une fausse sagesse, négatrice d'un ordre des choses, mais fort convenable à sa médiocrité morale et, plus encore, à son but de religion réduite et universelle. Disons-le en passant : quoi de plus ressemblant aux théories actuelles ? Une telle attitude d'esprit, aussi incohérente que répandue, privait (et prive) ses partisans du droit d'énoncer quoi que ce soit.

²⁵ Ce John Colet (± 1467-1519), doyen de Saint-Paul à Londres, dans un synode tenu en 1511 contre les Lollards, ne dit mot contre les hérétiques et s'en prit uniquement aux ecclésiastiques.

²⁶ Page 1412 de l'édition B. Rhenanus.

²⁷ La nausée causée par le latin et les sommes du moyen âge, affirmée à l'endroit cité ainsi qu'en beaucoup d'autres, n'a pas empêché ce caméléon opportuniste d'écrire quelque louange, en termes excessifs, de la langue des grands scolastiques. Ce fut le cas en 1528, à peu de jours de l'éloge de Luther dont il est fait mention plus haut, quand il avait perdu toute envie de relire ce qu'il avait lu des grands scolastiques. Des puristes qui exigeaient une imitation servile du latin de Cicéron ayant critiqué quelques tournures de style d'Érasme furent amplement tournés en dérision dans un dialogue, *Le Cicéronien* et, pour la cause, notre auteur fit flèche de tout bois.

²⁸ *Id.*, p. 1419.

²⁹ *Id.*, p. 1409.

³⁰ Carnéade (215-126 av. J. C.) est le théoricien le plus célèbre de la Nouvelle Académie.

Érasme n'en pontifiait pas moins quand il y trouvait intérêt. Le refus de la certitude n'épargne pas la certitude chrétienne. On se demandera donc si le succès et la gloire de cet adversaire de la scolastique et partisan d'un scepticisme généralisé n'ont pas été favorisés par les démolisseurs de son siècle et des siècles suivants.

Mais admettons – *dato non concessio* – qu'en dépit de sa profession de *sagesse* sceptique, Érasme, par fidéisme, ou, – qui sait? – par convenance ou par simple illogisme, ait conservé quelque religion positive, qu'il ait pu être sincère quand il s'affirmait de l'Église; il faudrait alors examiner de près la consistance de sa religion et l'authenticité de son désir d'appartenance à l'Église.

Avant d'aborder ce point important, remarquons qu'au temps de la solidité scolastique, toute la rhétorique bavarde d'Érasme eût été impuissante à donner le change. Sauf en matières littéraires ou philologiques, il s'attaquait à des questions où il n'entendait goutte. C'est ce que relevait Bossuet, au demeurant parfait latiniste et helléniste très remarqué, Bossuet, ce maître toujours précieux là où son gallicanisme ne le pousse pas dans le dos :

« Il n'y a personne, en vérité, à qui l'envie de rire ne prenne d'abord, lorsqu'on voit un Érasme et un Richard Simon³¹, qui, sous prétexte de quelque avantage qu'ils auront dans les belles-lettres et dans les langues, se mêlent de prononcer entre saint Jérôme et saint Augustin, et d'adjuger à qui il leur plaît le prix de la connaissance solide des choses sacrées. Vous diriez que tout consiste à savoir du grec, et que pour se désabuser de saint Thomas, ce soit assez d'observer qu'il a vécu dans un siècle barbare; comme si le style des apôtres avait été fort poli, et que pour parler un beau latin, on avançât davantage dans la connaissance des choses sacrées. »³²

À ceux qui se servirent d'Érasme, et à ceux qui s'en servent aujourd'hui, peu importent ses déficiences : il leur suffit que le grand homme fût frotté d'assez de théologie pour faire illusion auprès des ignorants dépourvus de l'amour de la vérité et de l'instinct de foi, davantage auprès des ignorants et des non-ignorants rêvant d'une religion commode.

RELIGION D'ÉRASME

Chez cet égoïste, fermé à la vérité qui le gêne ou qui dépasse sa compréhension, apparemment rationnel et seulement rationaliste, les dépités et les succès, l'orgueil et le désir de tranquillité, eurent leurs parts d'influence sur ses déclarations religieuses. Beaucoup moins sur ses convictions. Puisqu'il est né dans l'Église catholique et que cette société religieuse possède une forte organisation, il tient, bien qu'elle ne soit pas celle qui l'agrée, à rester visiblement chez elle, parce qu'il espère ainsi promouvoir plus aisément et plus rapidement sa véritable religion. Cette religion, en faveur de laquelle, toute sa vie, dans tous ses écrits, il a déployé ses efforts, est celle du « pur et simple évangile », entendu par un rationaliste, en fait un résidu de religion naturelle. À côté de cela, mettez-y, si le cœur vous en dit, quelques croyances discrètes, plus senties que tenues pour vraies, soit ! Pourvu que vous acceptiez, chez les autres, d'autres croyances supplémentaires. Mais tout ce qui va au-delà n'a droit qu'au sarcasme, au mépris, à la suppression. « Pur et simple évangile » ! Aurait-il rejoint Calvin, ce sectaire froid ? ou même Luther ? Certes, il s'approcha de Luther, il crut même trouver, en lui, une force attendue. Mais, en fin de compte, il ne voulut ni les suivre ni être confondu avec l'un ou l'autre : d'une part, il tenait à rester dans l'Église ; d'autre part il allait plus loin que les grands hérésiarques sur le chemin de la tolérance et de

³¹ Richard Simon (1638-1712), oratorien, plus tard chassé de son ordre. Déniait à Moïse la paternité du Pentateuque ; inaugura, en quelque sorte la critique rationaliste de la Bible.

³² *Défense de la Tradition et des Saints Pères*, liv. III, ch. xx.

l'indifférentisme. Sa réforme était plus radicale, disons : plus immédiatement radicale, puisqu'il appert que les réformes protestantes ont abouti au même résultat.

On peut se demander si ce religieux-prêtre connaissait les degrés d'importance de tous les éléments qui constituent la religion chrétienne ou en sont des propriétés. Ne lui prêtons pas des soucis dont il n'avait que faire. Il avait l'air, parfois, de ne s'en prendre, dans ses sarcasmes accumulés, qu'aux manies des clercs, ou aux abus et travers toujours nombreux dans les sociétés humaines, ou aux doctrines concernant des questions libres. Et, du moment que la charité fût restée sauve – ce qui n'était pas le cas –, qui lui en ferait reproche capital ? Mais pourquoi, dans ses lettres ou dans ses écrits du genre *Colloquia*, lançait-il indistinctement ses moqueries et ses blasphèmes contre ces aspects dits secondaires et contre les dogmes ou ce qu'il baptisait dogmes, contre les sacrements, la loi divine, les lois ecclésiastiques, les rites ? Comment, ici, douter qu'il ne se servait des faiblesses individuelles dont lui-même n'était pas exempt, de maladresses, de dévotions suspectes, pour pouvoir accabler l'ensemble de la religion dans l'intégralité que l'Église maintient en fidélité à son Fondateur ? Disons-nous qu'une connaissance plus objective de la religion de Jésus-Christ, un attachement au Sauveur, une estime de la vie chrétienne, le sens de l'inégalable noblesse de la destinée chrétienne, l'auraient empêché de faire de l'esprit, et quel esprit ! à propos des choses saintes ?

Mais, comment l'empêcher de mépriser ce qu'il ne veut pas connaître ? ce que son orgueil a éliminé des réalités acceptables par l'homme nouveau des temps modernes ? Irions-nous trop fort contre Érasme ? Alors, commençons par sa foi. Certes, même manquant d'esprit de foi, il pouvait avoir la foi. « Prêtre sans vocation et sans piété, mais non sans foi », énonce le bon Godet, auteur de l'article *Érasme* du *Dictionnaire de Théologie Catholique* (col. 395). De quelle foi parle-t-il ? La foi catholique, étant formellement la disposition à recevoir comme indubitablement vrai ce que Dieu, la Vérité première, révèle, ne se trouve pas en l'homme qui compose son *credo*, qui juge caduques des vérités divinement révélées puisque définies par l'Église de Dieu. Or, voici, entre autres, quelques déclarations qui cadrent mal avec cette disposition :

« Il n'y a qu'une Église catholique ; mais il existe beaucoup d'Églises, et dans toutes le Christ est également présent » (Commentaire de saint Marc, IV, 40 - 192 D).

« Il y a beaucoup d'Églises ; mais comme il n'est qu'un seul roi, il n'existe qu'une Église universelle, qui embrasse toutes les autres... Partout où l'on trouve la foi dans l'Évangile, où existe un cœur que la foi évangélique a purifié du mal, existe un temple digne du Seigneur » (Commentaire du Psaume 11).

« Qu'est-ce que la philosophie du Christ, que le Christ appelle lui-même la renaissance de l'âme, sinon la restauration de la nature bien établie ? » (*Paraclesis*, éd. Holborn, p. 145)

« Je supporte cette Église jusqu'au jour où j'en verrai une meilleure » (Lettre à Luther, Allen 1258).

Et, en manière de confession de foi fort explicite :

« L'essentiel de notre religion est la paix et l'unanimité. Nous ne pouvons maintenir ces biens qu'à condition de restreindre au minimum le nombre de définitions dogmatiques et de laisser à chacun, sur un grand nombre de points, son libre jugement » (Préface à son *Saint Hilaire*).

Godet écrit lui-même :

« (Érasme ne va-t-il pas) jusqu'à proposer le plus sérieusement du monde la révision des dogmes reçus depuis longtemps par l'Église ? Dans son zèle de la simplicité doctrinale et de l'émancipation des intelligences, Érasme fait bon marché des expressions consacrées par les

conciles comme résumant l'orthodoxie, *homousios*, *hypostasis* (consubstantiel, hypostase) et qui ne lui semblent pas valoir ce qu'elles ont coûté ; il les rejette et les évite. »³³

Vraiment, étrange foi qui cohabite avec tant d'énonciations et de dispositions qui l'excluent : remettre en question les dogmes définis ; choisir l'Église comme pis-aller ; mettre les « églises » au même rang comme si Dieu ne se souciait pas de la vérité, comme si, par exemple, il lui était indifférent que les hommes affirment ou nient la présence réelle, en corps, âme et divinité, de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; réduire la religion à un effort vers l'entente entre les hommes, entente qui doit écarter la parole de Dieu qui lui fait obstacle. Ajoutons-y la négation du pouvoir législatif de l'Église, l'affirmation du salut des païens sans la grâce, son silence obstiné sur la double nature du Rédempteur et sur la personnalité distincte du Saint-Esprit, ses déclarations à peine ambiguës sur la foi qui sauve sans les œuvres.

En outre, quelle foi vivait en ce prêtre qui n'offrit sans doute jamais le saint sacrifice ? Et qui ne se mit jamais fort en peine pour y assister. Les sacrements en général, il ne se gênait pas pour les abaisser au niveau des pratiques magiques. Son idée ou son prétexte du *pur Évangile* l'amenait à éliminer pratiquement tout le surnaturel, à le déprécier, à l'amoindrir. D'où sa constante dérision de la piété des humbles, qui serait à l'entendre, faiblesse superstitieuse que fuit tout esprit *libre* ; cependant que, comme la plupart des esprits *libres*, il n'hésitait pas à envier la chance des astrologues, « qui, par les astres, savent choisir eux-mêmes les jours et les heures fastes »³⁴.

Mais *l'Enchiridion*, la *Præparatio ad mortem*, et d'autres brochures édifiantes ? On a relaté plus haut l'expérience personnelle de saint Ignace avec *l'Enchiridion*, à la suite de quoi il ne cessa de mettre en garde contre les œuvres d'Érasme ; ainsi, le 26 avril 1550, il prévint le P. Goudanus, chargé de la fondation du collège de Venise, « contre les dangereux livres d'Érasme » (Epist. III, 26). On peut être un bon styliste qui rédige sans effort une exhortation de morale humaine ornée de quelques mots de l'Évangile et ne rien comprendre aux paroles qu'Ignace de Loyola comprenait : « Je suis venu apporter le feu sur la terre » (Luc. XII, 49).

Ne rien comprendre, non plus, à la sainteté. Comment l'ami du monde eût-il été l'ami des amis de Dieu ? Il ne manqua aucune occasion de critiquer les imitateurs héroïques de Jésus-Christ. Même une foi informe, cette vertu dégradée en simple habitude intellectuelle, aurait dû l'empêcher de déverser, sa vie durant, des persiflages, d'ailleurs à peine originaux, sur la vénération des saints. Mais, là aussi, il voyait quelque chose qui n'entraît pas dans son résidu de religion. Certains ont avancé des explications autres ou complémentaires : ne voulait-il pas se protéger contre la contagion de la sainteté ? Élevait-il contre la leçon des saints le rempart de sa sagesse rien qu'humaine ? Ou enviait-il toute grandeur qu'il était incapable de désirer ? Laissons. Le fait est que, profitant des bizarreries qui, çà et là, déparaient la vraie dévotion, il réclamait l'abolition d'un culte aussi ancien que l'Église, et qu'il ne supportait pas les saints, ces *excessifs* qui ne suivaient pas la *nature*. La grandeur morale qu'il appréciait et qu'il louait avec ferveur, c'était celle des héros païens et des poètes du genre de Virgile et d'Horace. Car il avait trouvé de la sainteté chez l'auteur de la 2^e Églogue et chez le viveur qui se nommait lui-même « Epicuri de grege porcum » – porc du troupeau d'Épicure –. Il canonisait de même Socrate et Cicéron ; et Reuchlin, grand ami de la Cabale (« O sancta anima... »), ce qui pourrait ouvrir des perspectives. Quant à Valla, il ne le logeait peut-être pas nommément chez les saints, mais, en son âge avancé, en 1534, il écrivait encore : « Je mets Valla au nombre de ceux dont la postérité doit éternellement conserver la mémoire ». Les saints que l'on choisit éclairent la religion que l'on a. Mais on comprend, dès lors, que les saints chrétiens ne représentaient pas sa mesure humaine, et qu'il ne les épargnait

³³ D. T. C. (*Dictionnaire de Théologie Catholique*), *loc. cit.*, col. 396.

³⁴ Ep. 868 du 25 mai 1527.

guère, sarcastique envers les saints mystiques, méprisant pour les saints voués à la pénitence héroïque, hautain à l'égard des grands docteurs de la foi. Et on ne doute pas que pour lui, les chrétiens « qui relisent chaque jour l'histoire de la Passion » en « se prosternant devant le crucifix » ou « qui récitent indéfiniment les mêmes prières », « chrétiens superstitieux »³⁵, ne vaillent pas le bon païen.

On dira : n'a-t-il pas au moins le droit d'admirer des hommes éminents, tout comme nous les admirons, des compositeurs de génie, les maîtres des lettres, ou les premiers dans leur art ? Certes, ni plus ni moins que nous, autant qu'ils sont admirables au seul vrai regard : celui de la foi. Comment et à quelles conditions peut-on mettre un Valla, un Horace, un Térence, un Lucien, un Socrate ou un Virgile, parmi les réussites de l'humanité ? Ou, en ce qui nous concerne, comment et à quelles conditions pouvons-nous admirer des artistes, compositeurs, auteurs ou autres célébrités que la voix du monde exalte ? On touche ici un aspect de *la révolution spirituelle qui a commencé à la fin du moyen âge, s'est amplifiée avec la Renaissance, et qui, nous ayant tous plus ou moins atteints, triomphe dans la subversion quasi-totale que nous vivons.*

En fin de compte, qu'est-ce que cette religion du pur Évangile, sinon du pur rationalisme ? Disons-nous qu'il l'a copiée des anciens, puisqu'on nous a si souvent présenté la Renaissance comme un retour à l'antiquité après la « longue éclipse médiévale » ? Sans doute, lui et les autres « renaissants » ont plus copié qu'inventé. Pour la perfection de la forme littéraire, les modèles valaient, certes, l'honneur d'être imités. Mais, comme exemples de vie, païens ils étaient, et même païens de la décadence morale. Érasme comme la plupart de ces humanistes éblouis ne retint pas, de l'antiquité grecque, le sens du suprarationnel et celui, en particulier, du mystère de l'existence, au moins aussi présents chez elle que le goût de la mesure, et qui se retrouvent, élevés par la révélation chrétienne, chez les grands Docteurs grecs de l'Église ; et, de l'antiquité romaine, il fut incapable ou il refusa de voir d'admirables vertus de force, de constance, de droiture, qui, converties par le véritable Évangile, entrent plus spécialement dans le portrait moral des grands saints romains tels que saint Ambroise ou saint Léon le Grand. Érasme ne conserva que le rationalisme sceptique des décadences, enjolivé autant qu'on voudra par le raffinement littéraire.

Ce rationalisme naturaliste rejette comme superstitions la croyance qui dépassa mesure du raisonnable et les actions qui découlent de cette croyance. Érasme voyait les moines à l'origine de semblables superstitions : c'était clair, les moines avides de domination lucrative, maintenaient les simples dans l'ignorance. Sur le thème, il a préparé une riche mine de moqueries et d'invectives, que les « libres-penseurs » ont exploitée et exploitent, ravis et reconnaissants. Il suffit donc de répandre la connaissance pour chasser la tyrannie de la superstition ! Une de ses maximes préférées était : « Eruditio liberat a superstitione » (L'érudition délivre de la superstition)³⁶. J. P. Pineau³⁷, qui cite cette devise, la traduit : la connaissance délivre de tout excès en matière religieuse. Quelle connaissance ? Quels excès ? Érasme croyait aux astrologues ; et nos rationalistes modernes aussi. L'érudition ou la science, seules, n'ont jamais fait sortir la crédulité d'une tête d'homme ; elles ont plutôt, dans l'état concret des choses humaines, tendance à y loger quelque *superstition* supplémentaire, qui ne diminue pas les autres. Relevons également que toute l'érudition d'Érasme consistait à enfler sa cervelle de textes humains et de commentaires humains sur ces textes et, souvent, de commentaires sur les commentaires, et de théories humaines quelquefois originales entassées et mal digérées ; et que c'est avec cela qu'il mesure la quantité de religion qu'il acceptera en lui, et chez les autres. Petit homme « aux jours mesurables »

³⁵ Cité par Dom Poulet, *op. cit.*, tome III, page 370.

³⁶ Ce qui fait inmanquablement penser à la devise de l'Université Libre (de la « libre-pensée ») de Bruxelles : « Scientia vincere tenebras » ; Érasme y est évidemment fort honoré.

³⁷ Pineau J. P., *Érasme, sa pensée religieuse*, Paris, 1924, page 59.

(Ps. xxxviii, 6), il abaisse et refuse ce qui n'entre pas dans sa jugeote courte, même si Celui près de qui « sa substance n'est rien » (*ibid.*) le lui dit.

Il y a de plus qu'Érasme place le sommet de la perfection dans la connaissance acquise et savante, que n'atteint pas le vulgaire. C'est moins compromettant que de la reconnaître sur terre dans les vertus morales et dans la sainteté. Cela procure, en outre, aux érudits, les avantages d'un mandarinat ou d'une gnose. Érasme ne se gêne pas pour nous éclairer :

« À Dieu ne plaise que j'institue ici un parallèle (note de J.T. : il va néanmoins faire ce parallèle) qui me vaudrait des calomnies, entre l'efficacité du sang des martyrs et celle de l'éloquence des doctes. Je ne songe pas à diminuer la gloire des premiers, mais j'avoue que quelques hérétiques mêmes nous ont rendu presque plus de services que certains de ces martyrs. Ceux-ci furent une multitude. Les doctes sont en petit nombre. Les martyrs en mourant ont diminué le nombre des chrétiens ; les doctes en écrivant l'ont augmenté » (éd. B. Rhenanus, p. 1417).

Nous sommes aux antipodes de la parole du très docte Tertullien : « Semen christianorum est sanguis martyrum » (Le sang des martyrs est semence de chrétiens), et du dogme de la communion des saints. Ce pur Évangile est vraiment à l'opposé du véritable et unique Évangile. Nous entrons dans une religion qui à l'instar du fanatisme islamique et de sa maxime « L'encre des savants est plus précieuse que le sang des martyrs », donne la palme aux initiés de la connaissance humaine et non aux héros de la charité théologale.

En résumé, la religion d'Érasme se trouve ramenée à deux ou trois principes de religion naturelle, assaisonnés de scepticisme discret. Quelle finalité va tenir sur une base aussi mince, aussi fragile ? Une finalité humaine et terrestre commune : l'entente des hommes, assurant à une élite, dont Érasme fait évidemment partie, les conditions requises pour accéder à la gloire, cet *ersatz* d'immortalité. F. Cayré, tout préoccupé de bienveillance pourtant, écrit :

« L'une des créations philosophiques dans lesquelles s'est le mieux incarné l'esprit de la Renaissance est le *théisme*, sorte de religion naturelle épurée, fondée sur le spiritualisme et couronnant d'un nimbe de gloire un humanisme éclairé, à tendances universalistes... C'est bien à cela que paraît se réduire en définitive le fond de la pensée d'Érasme... »³⁸

Or, il trouve, autour de lui, une religion surnaturelle, une Église avec de nombreuses vérités à croire, des devoirs fort variés à pratiquer, un culte, des sacrements, des rites qu'il ne comprend pas, intransigeante par surcroît et intolérante. Puis, la « Réforme venue », voici l'empoignade générale des « églises », toutes intolérantes, toutes jalouses de leurs dominations et appelant à de nouvelles croisades. En ce monde nouveau, éclairé par la lumière des génies antiques, l'humanité n'a que faire de ces enseignements que la raison n'a pas découverts, de cette morale crucifiante, de cet appel général à une perfection ennemie du monde : au-dessus des vérités, s'il en est, voici que se lève le jour de la paix universelle entre les hommes. Même un « évangile » convenablement interprété doit en hâter le règne. Que l'Église donc élague sur elle-même les pousses parasites et se présente, rajeunie, accueillante et bienveillante au monde.

Au début, Érasme ne dévoile pas ouvertement cette intention de réforme, ou plutôt il ne la dévoile pas dans son entièreté. Rusé et poltron à la fois, il sait mesurer, avec sa prudence charnelle, l'opportun et l'inopportun ; il sait pousser une pointe d'essai, quitte, s'il le faut, à démentir le sens obvie de ses paroles. Il lui arrivera, cependant, surtout dans sa correspondance, de se laisser prendre à écrire ses vrais espoirs ; et ensuite de se plaindre qu'on les ait publiés. La gloire étant acquise, il cache de moins en moins son idéal iréniste : que l'Église romaine paie le

³⁸ Cayré F., *Patrologie et histoire de la théologie*, Paris-Tournai, 1955, t. II, pp. 723 et 724.

prix de la fraternisation générale en réduisant ses caractéristiques, c'est-à-dire qu'elle liquide la foi catholique.

En attendant que l'Église évacue ce qui justifie son existence, le pionnier de la paix doit travailler à réduire l'impact de la religion sur la vie intellectuelle et morale, sur le sens du bien et du mal, sur la finalité au moins virtuelle ou habituelle des actes composant la trame des jours. Le chrétien va être éduqué à faire comme tout le monde : penser, espérer, agir, convenir, discuter, conclure, aimer et détester, comme si ces actions n'étaient pas soumises à la loi de Dieu et ne devaient pas être éclairées par la foi. C'est l'intoxication des chrétiens par le nouveau paganisme. Ils en arriveront vite à juger de tout comme des païens, y compris à se lamenter comme des païens ! La religion sera confinée « dans le sanctuaire », dans une parcelle de temps que l'on réserve au culte. Jusqu'au moment où la foi sera épuisée, faute d'aliments, faute de vivre comme elle est appelée à vivre : dans toute la vie. Alors, la vraie religion catholique deviendra un surcroît, puis une anomalie.

Quelle fut la part d'Érasme dans l'avancement de ce programme ? C'est ce qui nous reste à esquisser.

INFLUENCE D'ÉRASME

De l'influence immense d'Érasme sur les idées, on ne peut relever que l'essentiel. Lui-même n'en connut pas l'ampleur – ce qui n'a rien de singulier –, et il crut même à son propre échec. La fin de sa vie fut attristée par les désillusions que lui causaient les orientations des protestantismes et les réactions catholiques. On dit qu'en présence des maux de son temps, il aurait eu l'intention d'écrire des corrections à ses écrits, comme le fit saint Augustin. Nous n'avons pas ces *Retractationes*, mais nous avons l'évidence, historique, des progrès dans la chute des chrétientés et celle de la part qu'y prirent ses enseignements, surtout ses démolitions.

Sa réforme, faut-il le dire, ne fut pas acceptée par l'Église. Gardons-nous d'en conclure qu'elle échoua dès lors en tous ses aspects et à l'avenir définitivement. Portée par la renommée d'Érasme, elle correspondait trop à la vieille tentation du naturalisme et à l'utopie, sans cesse renaissante, du paradis terrestre, et trouvait, pour en être contaminés, tant de chrétiens, tant de catholiques de foi débile et d'espérance désaxée.

On a dit que, sans Luther, les idées d'Érasme auraient, dès son temps, triomphé. Le passé échappe à nos conjectures, sauf pour un jeu inutile, et les événements, quoi que nous pensions obstinément, restent dans la main de Dieu. Il vaut mieux dire : sans Luther, sans le spectacle des conséquences de la prétendue Réforme, Érasme aurait sans doute conquis à ses théories religieuses un plus grand nombre de chrétiens.

Il a été, plus haut, fait mention de la rupture entre Érasme et Luther, rupture où la destruction de l'ordre chrétien par Luther n'intervint pas. Érasme, de tout son pouvoir, essaya d'empêcher la condamnation de l'hérésiarque, et, la condamnation prononcée, il la critiqua sans ménagement. Quand ils s'éloignèrent l'un de l'autre, Érasme continua, en termes plus qu'irénistes, son commerce épistolaire avec Mélanchton, Bucer et d'autres réformés notoires. À Luther, il reprocha son antihumanisme. Et, en effet, dans l'immédiat, les doctrines luthériennes allaient à l'opposé de l'humanisme en vogue. Dans cet humanisme, on peut distinguer un aspect individuel et un aspect social : un (prétendu) perfectionnement de l'individu et, fondée sur la confiance en l'homme, la construction de la paix entre les hommes. La réforme d'Érasme, pour qui, rappelons-le, la religion était essentiellement paix et unanimité, portait surtout sur le second aspect. Il rêvait d'une entente féerique entre les humains, qu'aurait solidement instaurée une réforme, pacifique elle-même, de l'Église, réforme insensible, du moins indolore, œuvre d'une évolution *raisonnable*. Or, voilà qu'un

moine en rupture de vœux, une force de la nature, un tribun passionné et fougueux, se mettait, non seulement à insulter ce qui, pour Érasme, constituait la grandeur de l'homme, la raison et la liberté, mais en plus, cassait les ponts, faisait schisme et, à la place de l'ancienne intransigeance et de l'ancien *fanatisme*, prêchait une intransigeance et un fanatisme encore plus désagréables.

« D'un coup de son robuste poing de paysan, le docteur Martin Luther détruit l'union qu'Érasme, de sa blanche main, s'efforçait de réaliser avec un timide et tendre amour. »³⁹

Laissons à l'auteur juif ses qualificatifs et retenons son avis, qui rejoint ceux d'autres agnostiques, de libéraux catholiques et d'historiens sérieux.

On ajoutera une remarque : il est permis de penser que, si Érasme avait prévu l'action capitale, voulue ou non, du protestantisme en faveur de l'indifférentisme religieux, substrat de sa religion réduite, son dépit eût été mitigé.

Au reste, si sa propre réforme, comme telle, de son temps, échoua, les travaux qu'il supporta pour elle ne furent pas sans résultats. Lisons encore Dom Poulet :

« Rester dans l'Église, et la réformer de l'intérieur, tout en maintenant sa hiérarchie, voilà son programme : tactique de moderniste avant la lettre. Il a été, si l'on peut dire, un révolutionnaire conservateur, la taupe de la Réforme, dont les travaux ont tout miné sans qu'il paraisse. »⁴⁰

Les modernistes du début du 20^e siècle qui surent souvent faire appel à Érasme et son « catholicisme large »⁴¹, n'inventèrent donc pas leur méthode.

Le résultat le plus immédiat fut qu'il prépara les esprits à la propagande hérétique. Les historiens en ont été frappés : là où Érasme obtint le plus d'audience, là les prédicants luthériens ou calvinistes furent bien accueillis. Ainsi des villes, comme Tournai, qui devint une sorte de citadelle calviniste. Ainsi de beaucoup de ses correspondants et lecteurs, qui, ébranlés par ses critiques de l'Église et par son relativisme, passèrent, dès le premier prêche, à la religion de « la foi sans les œuvres ». Les plus célèbres sont Bucer et Zwingli. À Gand, ses amis se rallièrent à « l'Évangile », dont il parlait tant, si l'on en croit Lævinus, chartreux ami des réformes, qui, le 15 juillet 1529, l'invitant à s'établir en cette ville, écrivait :

« Tu y trouveras un grand changement depuis quelques années. Tout le Conseil de Flandre t'est dévoué et t'aime cordialement. Une bonne partie des moines ont abandonné leurs pratiques superstitieuses et sont revenus à la piété véritable. S'il reste des partisans des anciens errements, ils se taisent par crainte. J'ose l'affirmer, il n'est pas dans toute la chrétienté de ville où l'Évangile soit enseigné aussi franchement et où Érasme compte autant d'amis. »⁴²

Faut-il préciser que cet « Évangile » était celui des prédicants luthériens ?

En Espagne, pendant vingt ou trente ans, l'influence d'Érasme fut immense. Tout qui s'y prétendait éclairé ou quelque peu lettré avait lu *l'Éloge de la Folie*, et on disait couramment : tout le monde est érasmien, sauf les ânes et les moines. La tyrannie intellectuelle ne date pas d'aujourd'hui. Or, ce fut dans les milieux, dont le relâchement moral accueillait la libération érasmiennne, que se répandirent les doctrines protestantes. Ajoutons : autant que chez les faux convertis, mais c'étaient souvent les mêmes. Érasmien devint presque synonyme de luthérien. Sans l'énergie de Philippe II et sans la vraie réforme conduite par ses grands saints du XVI^e siècle,

³⁹ Zweig S., *Érasme, Grandeur et décadence d'une idée*, Paris ; cité par Mgr J. Schyrgens, *XX^e artistique et littéraire* du 5 juillet 1932, page 2.

⁴⁰ *Op. cit.*, p. 373.

⁴¹ Voir D. A. (*Dictionnaire Apologétique de la Foi Catholique*, du Père d'Alès), III, col. 685-686, art. Modernisme.

⁴² Cité par Roersch A., *L'Humanisme belge au temps de la Renaissance*, Bruxelles, 1910, t. I, p. 57.

l'Espagne, à peine débarrassée des musulmans, basculait dans l'hérésie : la « taupe de la Réforme » avait préparé la catastrophe.

Précurseur, même à son corps défendant, du protestantisme, Érasme a été aussi un précurseur de l'ouverture au monde. Il faut le répéter aux mémoires oublieuses : c'est une erreur de croire que l'ouverture au monde date de Vaticandeux, sauf comme proclamation inouïe du préposé à la garde de la foi ; il n'y a eu aucune génération spontanée, comme si les directeurs de la chrétienté avaient tout d'un coup décidé de faire entrer dans l'Église l'air plus que vicié du monde. L'ouverture a été préparée depuis plusieurs siècles et, en tous domaines, commencée et avancée. Nos intellectuels néochrétiens n'ont pas tort d'honorer Érasme des titres de « lumière pour notre temps » ou d'« esprit en avance sur son temps », que lui décernent en même temps les ennemis de Jésus-Christ : ceux que la capitulation insensible des siècles ont atteints peuvent reconnaître en cet homme un de leurs pères, un des pères de l'apostasie moderne.

Lisons encore quelques lignes du D. T. C., souvent bien instructif, en son article sur Érasme. Après avoir noté des contradictions et des inexactitudes d'Érasme, l'auteur ajoute :

« Au service de cette théologie étrangement élastique, Érasme déploie toute sa souplesse d'esprit et de style ; partout il se ménage une porte de derrière ; mais dans le fond, obstiné autant que prudent, il suit ses idées jusqu'au bout, sans y renoncer jamais. »⁴³

« *Il suit ses idées jusqu'au bout, sans y renoncer jamais.* » « Protée aux cent visages » tant qu'on voudra, dilettante à ses heures, sans doute. Oui, pour des questions qui lui importaient peu, quand elles auraient dû lui être à cœur plus que tout. Mais il a donné trop de preuves de ses idées arrêtées et de la ruse dont il usait pour les répandre sans danger pour lui. Sur son visage, le sourire du raffiné ne contredit pas la froide assurance du regard. L'égoïste y est, et le lettré hautain, et surtout l'homme qui suit une vision intérieure : au-delà du masque de tolérance et de souplesse, le portraitiste a vu l'homme qui n'abandonne jamais un rêve cher. Il faut ici revenir sur les deux haines, nommées plus haut, pour lesquelles le circonspect Érasme quittait ses habitudes d'ambiguïté et de ménagement : la haine de la scolastique et celle de la vie monastique. L'une a trait à l'intelligence et au connaître ; l'autre touche la volonté et l'agir. L'une et l'autre ont poussé sur un fond de révolte : sur le refus de l'état réel de l'homme qui est créature et créature déchue et rachetée.

Contre les conditions de la connaissance humaine, Érasme après et avant tant de philosophes ennemis de la sagesse, a dressé ses prétentions de surhomme. Ces conditions, qui sont, sur terre, le chemin obligé du savoir vrai et utile, hors desquelles notre intelligence tourne vainement dans ses propres constructions, paraissent humiliantes pour un esprit qui s'aveugle sur son « autonomie » et sa « libération ». Il avait reçu d'ailleurs du nominalisme l'impatience de saisir d'emblée toute l'intelligibilité des choses concrètes avec l'illusion d'un mysticisme qui serait, pour les doctes, d'accès facile. Il avait grandi dans le dédain des méthodes patientes, lentes, humbles, souvent ardues du raisonnement, des démarches qui se mesurent aux choses, analyses et synthèses exactes, observations loyales, vérifications et contrôles, mises en garde de la raison contre ses faiblesses et ses précipitations et sens aigu du mystère des choses.

Les grands scolastiques avaient patiemment retrouvé et réhabilité ces conditions et, les observant, avaient fait de grandes choses. Mais à l'âge d'or avait succédé la décadence quand les doctes s'étaient égarés en théories ruineuses et en discussions byzantines. Revenir à la sagesse supposait l'humilité et le sens de la vérité. Érasme détestait toute contrainte, l'intellectuelle comme les autres ; ce qui veut dire qu'il supportait mal la vérité qu'il n'avait pas choisie. En outre, esprit superficiel, plus critique qu'apte à distinguer, plus analytique qu'ordonné, sa curiosité (la

⁴³ *Loc. cit.*, col. 396.

tendance vicieuse de la *curiositas*) l'amenait au relativisme. Dans sa haine de la grande scolastique, il y avait plus que l'aversion à l'endroit du latin non cicéronien, plus même que le dégoût pour le manque d'originalité, il y avait le refus de se soumettre à la vérité. Or, qui ne reconnaît, en ce refus, une des « conquêtes » primordiales de la pensée moderne, que celle-ci associe, du reste, au mépris du moyen âge chrétien et de sa pensée ? Érasme, certes, n'en est pas le seul précurseur ; mais, considéré par beaucoup comme catholique sincère et bon chrétien, il a fortement contribué à l'introduire dans la tête des chrétiens. On a pu dire, par exemple E. de Moreau⁴⁴, que les idées d'Érasme sont, pour une part notable, dans l'inertie des catholiques, dans leur manque de décision religieuse, dans leur esprit de tolérance, au cours de la seconde moitié du xvi^e siècle. Les « politiques », ces faux sages qui firent passer l'union civique avant le règne de Jésus-Christ, tels que L'Hôpital et certains évêques des Pays-Bas, étaient marqués de l'esprit relativiste d'Érasme. Cette nonchalance dogmatique et son fruit, la nonchalance dans la vie et l'action, se perpétuèrent en s'amplifiant au cours des siècles. Érasme, écrit encore Mgr J. Schyrgens⁴⁵, est « le père des cartésiens et des sceptiques modérés, le lointain ancêtre des Anatole France, des Renan, des Benda, des Valéry ; l'humaniste au sens prégnant du mot, qui respecte par-dessus tout la raison humaine, qui a foi en sa mission et en fait le pivot du monde ; et par conséquent aussi, l'homme des grandes utopies modernes, qui croit au progrès de l'humanité..., le pacifiste, l'internationaliste avant la lettre... »

La seconde haine obstinée d'Érasme visait le monachisme catholique et plus généralement les vœux religieux. La vie du religieux est une vie qui tend à la perfection dans l'imitation de Jésus-Christ. C'est elle qui doit le mieux manifester les caractères fondamentaux de la vie du chrétien, qui ne peut être précisément qu'imitation de Jésus-Christ. Mais, la perfection monastique ou religieuse ne se mesure pas en soi au degré des connaissances acquises, parce que la perfection dans l'imitation du Christ n'est pas un prix de science élevée, parce qu'elle n'appartient aucunement à une caste nantie de privilèges en raison d'une initiation intellectuelle. La perfection par la connaissance seule, sur terre, s'oppose, notamment, aux dogmes du péché originel et de la Rédemption. En revanche, la vie du religieux manifeste particulièrement le devoir pour tous de « crucifier sa chair avec ses vices et ses concupiscences » (Gal. v, 24), et de mettre toute sa vie sous la lumière de la foi dans l'espérance de la vie éternelle. Érasme, qui minimise la chute originelle et en parle très peu, n'entend pas la vie chrétienne comme une lutte constante ni comme la recherche première de Dieu. Il ne nie pas l'éternité, mais, quand il peut s'exprimer sans crainte, il en parle tout autrement que le fait l'Église ; et, comme le fera un autre « réformateur » qui se disait catholique, Descartes, il donne à l'existence terrestre valeur pleine et fermée, en bon naturaliste qu'il est. Sa morale, sa « philosophie du Christ », ignore la vraie misère de l'homme sans le Rédempteur et sans sa grâce. Un Marc-Aurèle aurait pu l'adopter. Dans le monde de l'« honnête homme » cher, avant la lettre, aux humanistes et aux siècles laïcisés, il n'est pas question d'imitation de Jésus-Christ souffrant et humilié. Érasme a, avec d'autres, habitué le monde chrétien à vivre dans le « convenable », dans l'« acceptable », dans cette mesure qui n'a rien à voir avec la mesure des vertus morales et encore moins avec celle des vertus théologiques qui est d'être sans mesure⁴⁶ : dans cette mesure qui est donnée par les usages du monde et ses convenances et qui a horreur de la sainteté.

À ces deux influences capitales, l'une sur le sens du vrai, l'autre sur le sens du bon, il convient d'ajouter celle que le lettré Érasme, avec ses émules en vénération outrée du classicisme antique (d'ailleurs desséché) exerça sur le sens du beau, sur la sensibilité esthétique. Avec la Renaissance,

⁴⁴ E. de Moreau, *Histoire de l'Église en Belgique*, t. iv, Bruxelles, 1949, p. 159.

⁴⁵ *Loc. cit.*, page 2.

⁴⁶ Totalement, pour la charité ; dans leur objet premier, pour la foi et l'espérance.

dit-on, revivait l'admiration des œuvres de l'antiquité grecque et romaine. Assertion qui, prise à la lettre, est démentie par les œuvres des Pères et des docteurs du moyen âge. Mais il est plus vrai de dire que, toute prise par les aspects de mesure humaine et d'harmonie satisfaite dont elle voulait faire l'essentiel de l'idéal antique dans la recherche esthétique, la Renaissance excluait domaine du beau les œuvres du moyen âge chrétien. L'humaniste fêté par les princes et par les prélats contribua, pour sa part, amplement, à remplacer le sens esthétique imprégné de la foi et de l'espérance chrétiennes par un sens esthétique inspiré par une conception païenne de la vie. Les artistes des siècles de foi avaient cherché, non sans tâtonnements, mais non sans d'étonnantes et nombreuses réussites, à exprimer autant qu'à soutenir la sensibilité proprement chrétienne, où entrent l'humilité toujours surprise par les dons de Dieu, l'attente pleine d'espérance de la félicité éternelle et l'appréhension de tomber pour toujours aux mains de l'Ennemi, la compassion pour l'humanité souffrante de Notre-Seigneur et l'adoration de sa gloire royale, le sentiment aigu de la précarité de ce monde, un sens du mystère qui préserve de la vanité satisfaite, et aussi une sorte de tendresse surnaturelle née de tout cela et d'autres éléments inexprimables. On mit, à la place, les œuvres de l'homme drapé dans sa suffisance, ses fabrications copiées, souvent mal copiées, sur celles des temps qui n'avaient pas reçu la lumière du Verbe incarné. La sensibilité esthétique fut envahie par les concupiscences. Et, se tournant de plus en plus vers les attentes temporelles, elle contribua à les faire régner.

Avec Érasme et ses imitateurs, un nouveau type de chrétien se multiplia : celui du chrétien qui ne sent plus son christianisme ou dont l'âme se nourrit des poisons de l'« humanisme ». L'humanisme moderne apparaissait fleuri, mais il était une pente fleurie, et fleurie seulement à ses premiers pas ; viendront vite la boue et le sang des « nations » de moins en moins chrétiennes. Parce que composées de chrétiens de plus en plus apostats. Apostats formels, mais aussi chrétiens qui rejettent de leur vie toujours davantage de foi chrétienne : l'impact de la religion dans leur vie s'amenuise de jour en jour ; il n'empêche pas l'alignement sur les incroyants et parfois même sur les ennemis déclarés de la foi. Il s'impose que le chrétien soit publiquement sceptique, plus élégamment même qu'Érasme, qu'il se trouve à son aise avec les « esprits venus d'autres horizons », dans les clubs rotariens ou simplement dans les congrès politiques. C'est le chrétien qui met sa foi en poche ou s'assied dessus. La convivence est en bonne voie. Érasme triomphe dans la paix des marécages ou dans l'unanimité des cœurs que ne sépare plus qu'un simulacre de religion.

BIBLIOGRAPHIE

Parmi les ouvrages consultés, signalons, en plus de ceux qui sont mentionnés dans les notes, les études suivantes :

NÈVE F. : *La renaissance des lettres et l'essor de l'érudition ancienne en Belgique*, Louvain, 1893.

PAQUIER J. : *L'humanisme et la Réforme, Jérôme Alexandre*, Paris, 1900. Voir aussi dans le *D. T.C.* 9/I, art. Luther.

ALLEN P. S. and others : *Opus epistolarum Des. Erasmi Roterdami denuo recognitum et auctum*, 12 vol., Oxford, 1906-1958.

BATAILLON M. : *Érasme et l'Espagne, Recherche sur l'histoire spirituelle du XVI^e siècle*, Paris, 1937.

DE WULF M. : *Histoire de la philosophie médiévale*, t. II, Louvain, 1936.

IMBART DE LA TOUR R. P. : *Les origines de la Réforme*, t. IV (Calvin...), ch. I.

POURRAT P. : *La spiritualité chrétienne*, III, Paris 1935.

KERKER M. : *Erasmus und sein theologischer Standpunkt*, Tübingen, 1859.

DURAND DE LAUR : *Érasme précurseur et initiateur de l'esprit moderne*, Paris, 1872.

PEREMANS N. : *Érasme et Bucer d'après leur correspondance*, Paris, 1970.

QUONIAM TH. : *Érasme*, Paris 1935.

MOREAU G. : *Histoire du protestantisme à Tournai*, 1962.

DE JONGH H. : *L'ancienne faculté de théologie de Louvain*, Louvain, 1911.

MENENDEZ Y PELAYO : *Historia de los heterodoxos españoles*, vol. II, 1880.